

Marci Shore

La nuit ukrainienne

Une histoire intime de la révolution



Gallimard

**La
Suite
des
temps**

Marci Shore

La nuit ukrainienne

Une histoire intime de la révolution



La Suite des temps

MARCI SHORE

LA NUIT
UKRAINIENNE

UNE HISTOIRE INTIME
DE LA RÉVOLUTION

NOUVEL AVANT-PROPOS
DE L'AUTEURE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aude de Saint Loup et Pierre-Emmanuel Dauzat*

nrf

GALLIMARD

Kalewkowi i Taliyce,
dans l'espoir d'un monde meilleur à venir

Знаете ли вы
украинскую ночь?
Нет,
вы не знаете украинской ночи!
Здесь
небо
от дыма
становится черно...

Connaissez-vous
la nuit ukrainienne ?
Non,
vous ne connaissez pas la nuit ukrainienne !
Ici,
le ciel
noircit de fumée...

VLADIMIR MAÏAKOVSKI,
« Долг Украине » (Dette envers l'Ukraine),
1926.

AVANT-PROPOS

« *La dernière révolution européenne, qui n'a pas — pas encore ! — reçu la place qui lui revient dans l'histoire générale et commune de l'Europe.* » Ce livre porte sur cette expérience révolutionnaire dont témoignent ceux qui l'ont vécue. Katia Mishchenko, l'éditrice et germaniste qui a décrit le Maïdan en ces termes, compte parmi eux¹. À l'heure où j'écris, en 2023, leurs aventures se poursuivent dans des conditions plus brûlantes encore qu'on n'aurait pu l'imaginer au cours de l'hiver 2013-2014. Cet avant-propos revient sur la vie de certains protagonistes et essaie de jeter un pont par-delà cette dernière décennie.

Mais que signifie donc jeter un pont en direction de la guerre ? La guerre pulvérise les ponts. Saccage les frontières, mutile l'espace et flétrit le temps, « raccourcit les distances », écrit la poétesse ukrainienne Halyna Kruk, « d'une personne à l'autre, de la naissance à la mort² ».

Elle vide aussi la langue de sa saveur ; le sang frais donne aux mots un goût rance.

J'ai commencé à écrire *La nuit ukrainienne* à la suite du massacre perpétré par les snipers en février 2014 et marquant l'apogée de la

révolution sur le Maïdan. J'ai réuni des matériaux au cours des mois suivants, qui virent l'annexion illégale de la Crimée, l'instigation par le Kremlin d'une guerre dans le Donbas, la destruction du vol MH17 de la compagnie Malaysia Airlines et l'horrible bataille pour l'aéroport de Donetsk. J'ai écrit l'essentiel de ces pages au fil de trois séjours d'un mois à Krasnogruda, en Pologne, dans les étés de 2014, 2015 et 2016 ; au cours de cette période, plus d'un million et demi d'Ukrainiens fuirent leurs foyers du Donbas ; les Russes et les séparatistes soutenus par les Russes du Donetsk transformèrent un ancien espace artistique en centre de torture et Donald Trump remporta la nomination des républicains pour la présidentielle américaine.

En 2015, des Ukrainiens de Dnipropetrovsk — l'actuelle Dnipro — me parlèrent des membres de leur famille et de leurs amis du Donbas victimes des histoires propagées par la télévision russe et les réseaux sociaux. Les trolls de l'Internet en avaient persuadé plus d'un que le Maïdan avait été un coup d'État parrainé par les Américains et que les nazis ukrainiens se dirigeaient désormais vers l'est pour massacrer les russophones. En tant qu'Américaine, me dirent-ils, jamais je ne pourrais comprendre vraiment à quel point l'expérience soviétique avait rendu vulnérables ceux qui l'avaient connue, comment, dans un pays dépourvu d'une robuste tradition démocratique, l'*homo sovieticus* perdurait sous la forme d'une vulnérabilité particulière : il était facile de transformer les postsoviétiques en zombies.

Un an après mon départ de Dnipropetrovsk, les trolls de la même usine de Saint-Pétersbourg dirigée par Evgueni Prigojine, le chef cuisinier de Vladimir Poutine métamorphosé en boucher, forgèrent l'histoire suivant laquelle Hillary Clinton enlevait des enfants pour en faire des esclaves sexuels et les gardait prisonniers dans le sous-sol d'une pizzeria de Washington. Des millions d'Américains crurent à cette histoire du « Pizzagate ». Sans doute fit-elle basculer, irrémédiablement, l'élection présidentielle américaine de 2016. Environ un mois après l'élection, un

homme de vingt-huit ans, originaire de Caroline du Nord, fit irruption dans la pizzeria avec un fusil semi-automatique AR-15 et ouvrit le feu... pour libérer les enfants.

Les Américains pouvaient être eux aussi transformés en zombies. Nul besoin de l'expérience soviétique.

Dans le Donbas, la guerre continua de couver, oubliée, telle une « querelle dans un lointain pays entre des populations dont nous ne savons rien », pour reprendre la formule de Neville Chamberlain en 1938 à la conférence de Munich, quand Hitler exigea de la Tchécoslovaquie le territoire des Sudètes. Le Pizzagate déboucha sur QAnon, et le Maïdan, prétendu résultat d'un complot de la CIA, sur l'idée qu'un régime nazi avait accédé au pouvoir à Kyiv. L'attention se portait ailleurs.

Sauf en Russie.

« Pour un esprit russe autocratique qui s'est persuadé que l'Ukraine, c'est la Russie », écrit le cinéaste ukrainien Oleksiy Radynski,

la simple existence d'un État ukrainien séparé de la Russie représente une menace existentielle. Si les Ukrainiens sont bel et bien des Russes, comment peut-on les laisser se rebeller contre leurs gouvernements autoritaires, les renverser à deux reprises au cours des dix-sept dernières années ? Si les Ukrainiens sont bel et bien des Russes, comment les laisser organiser des élections sans résultats déterminés d'avance ? Si les Ukrainiens sont bel et bien des Russes, comment leur État peut-il ne pas persécuter la « propagande homosexuelle » ? Si tout cela est possible en Ukraine, cela signifie automatiquement, pour un esprit autocratique russe, que la chose est possible en Russie, ce qui veut dire qu'il faut l'empêcher à tout prix ³.

Face à la révolution au Bélarus, l'attitude du Kremlin fut la même. En mai 2020, le militant d'opposition Siarheï Tsikhanouski annonça qu'il allait se présenter à la présidence contre Aleksandr Lukashenko, dont la dictature durait depuis un quart de siècle. Lukashenko le jeta en prison. En juillet, en un geste d'amour pour son mari, son épouse, Sviatlana Tsikhanouskaya, professeure d'anglais et mère de deux enfants en bas âge, annonça qu'elle allait se porter candidate à sa place. Elle reçut le soutien de Veronika Tsepkalo, la femme de Valery Tsepkalo, candidat à la présidentielle qui

avait fui le pays, et de Maria Kalesnikova, flûtiste et ancienne directrice de campagne de Viktor Babariko, autre prétendant incarcéré. Les trois femmes firent leurs les mêmes gestes de la main : un poing, un signe de paix et un cœur.

L'élection présidentielle biélorusse se déroula le 9 août 2020. À la fin de la journée, défiant les observateurs indépendants, la présidente de la Commission électorale centrale annonça que Lukashenko avait recueilli 80 % des voix. Incarcérée, Tsikhanouskaya fut contrainte à enregistrer une autocritique filmée : « Une fois encore, je suis, je demeure, la même faible femme que j'ai toujours été. » Tsepikalo et elle furent forcées de quitter le pays. Conduite à la frontière ukrainienne par des agents de la sécurité, Kalesnikova déchira son passeport et en jeta les morceaux par la fenêtre de sa voiture. Depuis, elle croupit en prison.

Des centaines de milliers de Biélorusses manifestèrent. Suivirent trois jours de terreur. Le 13 août, des dizaines de milliers de femmes tout de blanc vêtues et portant des fleurs descendirent dans la rue. Ce fut une révolution féministe d'un nouveau genre : parce que les femmes en furent le fer de lance, mais aussi parce qu'un langage féministe naissant pour parler des violences domestiques en fournit le substrat conceptuel. Si le pivot philosophique de la révolution ukrainienne fut l'affrontement entre subjectivité et *proïzvol*, dignité et prix, celui de la révolution biélorusse fut l'affrontement de deux modèles de force : violences verticales ou souci horizontal d'autrui⁴.

Cette mobilisation massive des citoyens fut la plus vaste que le Bélarus ait jamais vue, intervenant dans le plus postsoviétique, apparemment, des pays postsoviétiques. Une révolution en marche qui, à l'opposé du Maïdan, insista sur la non-violence — et fut écrasée par la violence pure. Avec des hommes, de l'argent et des armes, Poutine renforça l'appareil de sécurité de Lukashenko, les fameux *siloviki* à cagoule, qui multiplièrent les arrestations et les tabassages à mort.

L'année suivante et tout au long de l'hiver 2021-2022, Lukashenko continua de remplir ses geôles de prisonniers politiques tandis que les troupes russes s'amassaient le long de la frontière ukrainienne.

Le samedi 19 février 2022, la rock star ukrainienne Slava Vakarchuk m'appela de Kyiv. Je l'interrogeai sur l'atmosphère qui régnait en ville. Slava me dit d'imaginer ce qu'on avait dû ressentir à Miami en octobre 1962 au cours de la crise des missiles de Cuba, puis ce qu'on avait dû ressentir en Pologne au cours de l'été 1939, entre la conférence de Munich et l'invasion allemande. L'atmosphère à Kyiv, me dit-il, était une sorte de mélange des deux.

Pendant ce temps, se déroulait un Munich du ^{xxi}^e siècle, la conférence de Munich sur la sécurité. Une chose frappa la journaliste américaine Anne Applebaum, qui y était : s'il n'y avait pas cette fois de Neville Chamberlain, il n'y avait pas non plus de Winston Churchill.

« L'Ukraine se battra seule », écrivit-elle le 20 février⁵.

Le lendemain, Vladimir Poutine annonça que ce qui s'était produit sur le Maïdan en 2014 était un coup de force parrainé par les Américains ; depuis lors, « la nature agressive et nationaliste du régime qui a pris le pouvoir à Kiev ne change pas ». Il était temps pour la Russie d'agir.

La politique bolchevique a abouti à l'émergence de l'Ukraine soviétique qui, encore aujourd'hui, peut être appelée à juste titre « l'Ukraine de Vladimir Lénine ». Il en est l'auteur et l'architecte. Cela est totalement confirmé par les documents d'archives, y compris les directives strictes de Lénine sur le Donbas, qui a été littéralement encasté au sein de l'Ukraine. Et maintenant, de « reconnaissants descendants » démolissent les monuments à Lénine. Ils appellent ça la « décommunisation ». Vous en voulez, de la décommunisation ? Eh bien, ça nous convient parfaitement. Mais ne nous arrêtons pas à mi-chemin. Nous sommes prêts à vous montrer ce que signifie pour l'Ukraine une véritable décommunisation⁶.

Les Russes — croyait le poète et romancier Serhiy Jadan [Zhadan] — ne comprenaient tout simplement pas que l'Ukraine n'était pas le même

pays que huit ans plus tôt⁷.

À l'élection présidentielle ukrainienne de 2019, l'oligarque sortant Petro Poroshenko s'était incliné devant un comédien de quarante et un ans, Volodymyr Zelensky, qui recueillit 73 % des suffrages. Star de la série télévisuelle satirique *Serviteur du peuple*, Zelensky jouait le personnage de Vasily Petrovych Holoborodko, professeur d'histoire en lycée élu président par accident. Sincère, gauche et déconcerté, mais aussi très habile à sa façon, Vasily entreprend aussitôt de débarrasser l'Ukraine post-Maïdan de ses multiples couches de corruption absurde.

Vasily Holoborodko n'était ni le premier ni l'unique rôle principal de Zelensky. Sa palette de comédien était éblouissante. À son répertoire figuraient la satire politique aussi bien que la comédie romantique. Il avait également été la voix de l'ours Paddington dans la version cinématographique ukrainienne. À moins de trente ans, il triomphait dans l'émission ukrainienne *Danse avec les stars*, se produisant sur des musiques allant du tango au cabaret en passant par Elvis Presley. Et voici que le comédien qui, président inattendu, avait assumé le rôle du personnage qu'il jouait à la télévision se retrouvait à la tête d'un pays menacé d'anéantissement par une superpuissance nucléaire.

Zelensky tenta de maintenir une distance ironique.

« On ne peut pas prendre au sérieux ce que disent les politiciens russes et Lukashenko à longueur de journée », confia-t-il à Anne Applebaum. « Si vous les prenez au sérieux, autant aller vous pendre⁸. »

Il demeura obstinément antialarmiste. Après tout, ce serait une folie de la part de la Russie que d'attaquer l'Ukraine ; une grande invasion terrestre de ce genre ne s'était pas produite en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale. Zelensky minimisa cette menace. Dans son discours du Nouvel An, il dit son espoir que « nos voisins viennent nous voir avec une bouteille [de vodka] et un aspic, plutôt qu'en armes et sans frapper⁹ ».

Le 23 février 2022, Zelensky tenta de téléphoner à Poutine. Le président russe refusa de prendre l'appel. Après minuit, Zelensky s'adressa directement au peuple russe.

« Alors écoutez-vous, dit-il. Écoutez la voix de la raison. Le bon sens. Écoutez-nous. La nation ukrainienne veut la paix. Le gouvernement ukrainien veut la paix. Il veut la paix... et fait tout ce qu'il peut, tout. »

Dans sa carrière de comédien, Zelensky s'était presque toujours exprimé uniquement en russe. Devenu président, il s'exprima publiquement en ukrainien. Et voici qu'il parlait en russe, aux Russes. Et seul un orateur de langue maternelle russe pouvait s'adresser avec ce genre d'intimité à d'autres russophones de naissance.

Nous savons avec certitude que nous n'avons pas besoin d'une guerre — ni d'une guerre froide, ni d'une guerre chaude, ni d'une guerre hybride. Mais si des armées nous attaquent, si elles tentent de nous arracher notre pays, notre liberté, nos vies, celles de nos enfants, nous nous défendrons. Nous n'attaquerons pas... nous nous défendrons. En nous attaquant, vous verrez nos visages. Pas nos dos, mais nos visages¹⁰.

À quatre heures du matin, Kyiv fut bombardée pour la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale.

Dans leur cuisine, à Kyiv, Katia Mishchenko écoutait tandis que son mari Vasyl Cherepanyn, conservateur de musée, vomissait dans la salle de bains. Le sentiment de Katia était que Vasyl ne pouvait accepter que leur cauchemar fût devenu réalité.

Poutine annonça que son opération militaire spéciale prendrait Kyiv en trois jours. Des escadrons de la mort avaient été envoyés dans la capitale ukrainienne pour éliminer le Juif russophone que le Kremlin présentait comme un nazi ukrainien. Le gouvernement américain proposa à Zelensky de l'aider à fuir.

Il refusa.

Le 25 février, Zelensky, avec quatre membres de son équipe présidentielle, sortit de nuit dans les rues de la capitale et enregistra une vidéo selfie.

« Le président est ici, dit-il. Nous sommes tous ici. »

Lukashenko permit aux troupes russes de passer par son territoire, la route la plus courte en direction de Kyiv. Beaucoup de Bélarusses, qui avaient fait montre d'un courage fantastique au cours de la révolution interrompue de 2020 et avaient souffert de la barbarie, se sentaient désormais coupables ; à la différence des Ukrainiens sur le Maïdan, l'opposition bélarusse avait pris la décision de ne pas recourir à la violence. En niant l'épidémie de Covid-19, Lukashenko avait brisé le contrat social ; l'opposition avait la majorité de son côté et imaginait triompher sans bain de sang. Elle s'aperçut alors que les Bélarusses n'étaient pas seuls à souffrir de l'échec de ses efforts pour renverser le régime : les Ukrainiens en souffraient aussi. Eussent-ils gagné en août 2020 que l'Ukraine ne se serait pas retrouvée dans cette position.

Et les Russes ?

À Lviv, en 2017, je fis la connaissance de la journaliste russe Elena Kostiouchenko, aussi modeste qu'intrépide. Captivée par les reportages d'Anna Politkovskaïa sur la Tchétchénie, Elena avait fait ses débuts à dix-sept ans comme stagiaire au journal russe indépendant *Novaïa Gazeta*. Elle venait d'avoir dix-neuf ans quand Politkovskaïa fut assassinée en 2006. Elle en avait vingt-six quand commença la guerre dans le Donbas. Entre-temps, elle avait dû vivre presque sans argent ; elle avait été agressée et arrêtée. Plusieurs de ses collègues avaient été tués.

En mars 2015, Elena était dans le Donbas, en reportage sur la guerre et les soldats russes qui, officiellement, n'existaient pas. Un jour, elle pénétra dans un hôpital de Donetsk, où elle trouva un tankiste russe, Dorji Batomoukhouïev. Dorji avait vingt ans et avait été affreusement blessé dans l'explosion de son char lors de la bataille de Loguinovo. Son visage était

brûlé ; la peau se détachait de ses mains. Alors qu'il s'adressait à Elena, le sang gouttait de sa bouche.

Oui, confirma-t-il, il avait su qu'on l'envoyait en Ukraine. Son unité de soldats russes s'était déguisée : ils avaient peint leurs chars, retiré leurs insignes, laissé derrière eux leurs cartes d'identité. Ayant reçu l'ordre d'éviter tout contact avec la population locale, ils vivaient dans ces chars jour et nuit. On avait expliqué à Dorji que des mercenaires polonais tuaient les civils pacifiques du Donbas.

Elena lui demanda si lui-même avait vu des mercenaires polonais.

Non, dit-il, mais il ne doutait pas qu'il y en eût.

Elle lui demanda d'expliquer comment son bataillon, basé près de la frontière de la Mongolie, avait parcouru près de quatre mille huit cents kilomètres depuis la Sibérie orientale pour se retrouver en Ukraine.

ELENA : Vous partiez pour l'entraînement ?

DORJI : C'est ce qu'on nous a dit, mais on savait où on allait. On savait tous où on allait. J'étais déjà préparé, moralement et physiquement, à devoir partir en Ukraine... On avait déjà peint les chars à Oulan-Oudé, directement sur le train. On a peint les matricules, aussi... Les rubans, les galons... On a tout retiré ici, une fois sur place. Tout retiré... pour nous masquer.

ELENA : Et donc personne, ni le commandant en second, ni les chefs, ne vous a parlé de l'Ukraine ?

DORJI : Non, parce que de toute façon on comprenait tout.

ELENA : Vous avez réalisé que vous franchissiez la frontière ?

DORJI : On a tous compris qu'on passait la frontière. Que faire ?

ELENA : Quand avez-vous découvert que vous avanciez vers Donetsk ?

DORJI : Quand on l'a découvert ? Quand on a vu le panneau « Donetsk ». C'est là qu'on entre dans la ville... Il y a aussi écrit « DNR¹¹ ». Oh, nous sommes en Ukraine ! Il faisait noir, nous y sommes arrivés de nuit. Je me suis penché par la trappe pour regarder la ville. Une

belle ville, elle m'a plu. À droite, à gauche... tout est beau. Bien sûr, je ne suis pas fier de ce que j'ai fait. Je détruisais et tuais. Évidemment, on ne peut pas être fier de ça. Mais, d'un autre côté, je me rassure en me disant que c'est pour la paix, pour les citoyens pacifiques ; vous les regardez : des gosses, des vieux, des femmes, des hommes¹².

Au début du mois d'avril 2022, quelque six semaines après le début de l'invasion généralisée, une autre journaliste indomptable, Nataliya Gumenyuk de Kyiv, visita un village à la périphérie de la capitale où des soldats russes avaient pillé la maison d'un ami proche. Les soldats volèrent une PlayStation et déchirèrent un exemplaire de la traduction ukrainienne de l'essai de Hannah Arendt *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Je me suis souvenue de l'entretien d'Elena avec Dorji Batomounkouïev et j'ai imaginé que, le jour où l'on écrirait un grand roman sur cette guerre écœurante, il commencerait par l'anecdote pas si banale de Nataliya.

Chaque révolution, observe George Orwell, est un fiasco à sa façon. De même chaque guerre est-elle une tragédie à sa façon. En semant l'enfer en Ukraine, la Russie se détruit elle-même. Comme l'explique Pavlo Khazan, physicien devenu soldat, le Kremlin a calculé que les hommes sont meilleur marché que les munitions. Les recrues russes, souvent issues des minorités ethniques des régions lointaines les plus déshéritées de la Russie — des hommes tels que Dorji Batomounkouïev —, servent de chair à canon¹³. Des soldats russes de vingt ans torturent des Ukrainiennes d'âge mûr en leur infligeant des décharges électriques. Ils le font à des femmes qui parlent leur langue et qui pourraient être leurs mères. Ils se conduisent avec une cruauté effarante — tirant des missiles sur des hôpitaux, des jardins d'enfants, des immeubles résidentiels — et ils ne savent pas pourquoi ils sont là.

Du côté russe, les voix de lucidité morale ont été beaucoup trop rares. Ce fut aussi le cas dans l'Allemagne nazie — mais ces rares voix comptèrent : il importait qu'il y eût un Thomas Mann et un Karl Jaspers. C'était important alors, c'est important aujourd'hui.

« Nous observons le mal mis à nu », dis-je dans un message à Elena Kostiouchenko.

« Oui, me répondit-elle, le mal s'est révélé dans toute sa plénitude. »

En septembre 2022, mon mari, l'historien Tim Snyder, rencontra Volodymyr Zelensky à Kyiv.

Comment, lui demanda Tim, avait-il réussi à s'orienter dans une situation à laquelle personne n'aurait pu être préparé ?

« Tout est dans Shakespeare », répondit Zelensky.

Le philosophe kyivien Volodymyr Yermolenko a décrit son pays comme une « Europe hamletienne qui prend à la lettre la question “être ou ne pas être”¹⁴ ».

Les Ukrainiens savent pourquoi ils se battent : défendre leur pays, c'est, entre autres choses, se révolter contre le nihilisme. Ils se battent pour l'Ukraine et pour l'« Europe » en jeu sur le Maïdan, l'Europe qui est l'essence platonicienne et idéale de l'« Europe » — l'Europe en tant que liberté, autodétermination, droits de l'homme, dignité.

Et qu'en est-il de l'Europe empirique, très imparfaite, qui préfère si souvent se tenir à distance des querelles dans les lointains pays ?

Le 24 février 2022, à Moscou, en début de matinée, des rêves agités tirèrent Elena Kostiouchenko de son sommeil. Elle se leva et sortit fumer une cigarette. À son retour, elle trouva sa compagne assise sur le lit, son téléphone à la main. Elle dit à Elena : « Kiev est bombardée. Quoi ? Kiev est bombardée et toutes les grandes villes d'Ukraine. C'est nous qui bombardons ? C'est nous. »

Elena s'habilla et se rendit au siège de *Novaïa Gazeta*.

« *Ty gotova ?* demandèrent-ils. Tu es prête ?

— *Konetchno, gotova.* »

Naturellement, elle était prête¹⁵.

Elena partit le jour même pour l'Ukraine. Un mois plus tard, elle y était encore, et en route pour Marioupol, la ville portuaire du Sud-Est assiégée, quand le rédacteur en chef de *Novaïa Gazeta*, le Prix Nobel Dmitri Mouratov, et la source d'Elena dans le renseignement militaire ukrainien l'appelèrent pour la prévenir : les forces russes cherchaient à l'assassiner. Elle résista à l'idée qu'elle devait quitter l'Ukraine ; elle était bien décidée à se rendre à Marioupol. Mouratov et son contact ukrainien furent tous deux intraitables. À contrecœur, elle quitta l'Ukraine. Mouratov insistant pour qu'elle ne retourne pas en Russie, elle se rendit à Berlin, imaginant qu'elle serait en sécurité en Allemagne. Ce n'était pas le cas. Elle fut empoisonnée à Munich. Quand les médecins devinèrent tardivement ce qui s'était produit, ils l'adressèrent à la police, qui lui reprocha de ne pas avoir appelé tout de suite.

« Il m'a paru fou d'imaginer une chose pareille, lui dit-elle. Je suis en Europe¹⁶. »

L'« Europe » continue à signifier une chose qu'elle n'est pas empiriquement, mais que les Ukrainiens voudraient la voir devenir.

Pour Vasyl Cherepanyn, l'incapacité de l'Europe à saisir jusqu'ici le sens du Maïdan trouve sa cause dans ce paradoxe : cette révolution « était si fondamentalement européenne qu'elle s'est révélée trop européenne pour l'Union européenne actuelle¹⁷ ».

Jeune étudiant, Misha Martynenko, dont l'histoire ouvre ce livre, se battit pour défendre le Maïdan lors du massacre perpétré par les snipers. Il survécut puis épousa Maria, la fille qui, redoutant qu'il ne fût tué, appela pour lui dire au revoir en février 2014. Huit mois plus tard, au début de

l'invasion, Misha se porta volontaire pour rejoindre les rangs de l'armée ukrainienne.

L'activiste civique Roman Ratushnyy se porta lui aussi volontaire, tout comme son père, le journaliste Taras Ratushnyy. Katia me l'avait présenté huit ans plus tôt à Kyiv quand Roman, au nombre des étudiants du Maïdan brutalisés pour la première fois par la police antiémeute en novembre 2013, n'avait que seize ans. Au cours des huit années passées, Roman luttait contre la corruption et militait pour la protection de l'environnement, mobilisant sa communauté pour sauver son quartier de Kyiv de projets immobiliers écologiquement nocifs. Taras alla alors servir dans le Nord ; Roman rejoignit une unité de renseignement militaire dans l'Est. Le 9 juin, il partit en mission de reconnaissance près d'Izium.

« Il était vraiment près de l'ennemi, beaucoup trop près », dit un camarade soldat.

Quelques jours plus tard, Katia m'écrivit que Roman avait été tué.

Taras était résolu à rapatrier le corps de son fils. Il dut attendre quelques jours avant qu'un orage permît au commandant de son unité de tenter une opération très risquée pour récupérer sa dépouille. Pour Taras, comme pour la mère de Roman, il était très important de dire au revoir à leur fils à Kyiv, avec des centaines de personnes rassemblées dans la cour de la cathédrale Saint-Michel, où Roman, fuyant la police antiémeute, s'était un jour réfugié au cours du Maïdan. Lors des funérailles, ses deux parents prirent la parole. Leur fils ne vécut pas assez longtemps pour avoir des enfants à lui, mais il construisit une communauté — expliqua Taras — dont tous les membres avaient en eux quelque chose de Roman. Taras tenait dans ses bras un drapeau ukrainien enroulé comme s'il s'agissait d'un bébé¹⁸.

Serhiy Jadan refusa de quitter Kharkiv alors qu'elle était bombardée. Chaque jour, il posta sur Facebook des billets se terminant par le refrain : « Reposez-vous, tous. Demain, nous nous réveillerons un jour plus près de

la victoire. » Ces posts se lisent comme une lettre d’amour en plusieurs livraisons à la population de Kharkiv.

Le poète polonais Adam Zagajewski écrivit autrefois une lettre d’amour à Lviv, la ville dont il fut exilé dans sa petite enfance. Il y était né en 1945, juste après la reddition allemande, quand la ville débordait de morts prématurés. J’étais à New York le 11 septembre 2001, quand cette ville déborda de morts prématurés, et que le *New Yorker* publia en réponse le poème d’Adam Zagajewski, « Essaie de chanter le monde mutilé¹⁹ ». En 2014, Yevhenii Monastyrskyi, étudiant en histoire, fut capturé et torturé par un soldat russe dans sa ville natale de Luhansk. Avant d’arriver à Yale en août 2021 pour y commencer ses études de troisième cycle, il se fit tatouer sur le bras droit les mots de Zagajewski en polonais, « *opiewaj okaleczony świat* », « chante le monde mutilé ».

En mai 2023, le frère aîné de Yevhenii, combattant dans l’Est, troqua son tour de garde avec celui d’un camarade afin de pouvoir suivre en direct la cérémonie de remise des diplômes à Yale et voir son frère recevoir le sien.

Depuis les premiers jours de la guerre, Slava Vakarchuk s’est rendu dans tous les endroits les plus dangereux, chantant avec sa guitare dans les abris antiaériens, discutant avec les soldats et visitant les enfants dont les membres ont été arrachés. Son groupe, Okean Elzy, a longtemps compté des millions de fans en Russie ; avant le Maïdan, Slava y passa des mois d’affilée en tournée. On trouverait sans mal des Russes qui connaissent par cœur les paroles de ses chansons en ukrainien. Au début de la guerre généralisée, il a enregistré des vidéos en russe, implorant les Russes de dénoncer l’invasion, le bombardement des villes, l’enfouissement des enfants ukrainiens sous les décombres. La réponse a été feutrée.

Slava a écrit un poème qui commence ainsi : « D’où viens-tu, ma haine²⁰ ? »

À quarante-six ans, il n'avait encore jamais, au grand jamais, éprouvé ce sentiment.

Jurko Prokhasko, qui a traduit en ukrainien le *Malaise dans la civilisation* de Freud et qui à la fin des années 1990 a suivi une formation de psychanalyste en Autriche, a consacré une bonne partie de son temps à la thérapie, travaillant avec les victimes de crimes de guerre et les soldats souffrant de troubles de stress post-traumatique. En matière de santé mentale, les besoins sont énormes : l'Ukraine grouille désormais d'enfants violés, de survivants de la torture, de gosses qui ont vu leurs parents — ou parents qui ont vu leurs gosses — déchiquetés devant eux.

Après le Maïdan, le neveu de Jurko, Markiyan Prokhasko, épousa son amie et, ainsi qu'il l'avait espéré, ils eurent une enfant, une fillette qui entra au cours préparatoire la deuxième année de la reconfiguration des salles de classe en abris antiaériens. Jeune père, Markiyan pouvait être appelé sous les drapeaux. À cinquante ans passés, Jurko pouvait l'être lui aussi, tout comme, plus probablement encore, son fils aîné, âgé de onze ans quand le Maïdan avait commencé et qui, étudiant, était désormais en âge de porter les armes.

La vague de réfugiés a été sexospécifique : les femmes et les enfants peuvent quitter l'Ukraine ; les frontières restent fermées pour les hommes. Dans la vie adulte de Jurko, c'est la première fois que les frontières lui sont fermées. La mobilisation est imprévisible ; les étudiants bénéficient actuellement d'un report, mais Jurko sait que pour son fils c'est une affaire de temps. Les hommes en âge de porter les armes peuvent recevoir un avis de conscription à tout moment. Le garçon qui nous sert un café — m'a expliqué Jurko alors que nous nous asseyions en terrasse à Lviv en juillet 2023 — pourrait être incorporé demain.

À la sortie du café, Jurko m'a conduit au cimetière militaire, terriblement proche. Il ne ressemblait à aucun cimetière que j'eusse jamais vu : toutes les tombes étaient fraîches. Les toits des caveaux hors sol ont été

transformés en jardinières. Chacun est une œuvre d'art à sa façon : galets de couleur ; œillets et chrysanthèmes, roses et marguerites rouges et jaunes, blanches et bleues, pensées et gypsophiles, iris pourpres et pivoines roses ; photographies de famille ; lettre d'une mère à son fils ; animal en peluche d'enfant. Tous les morts étaient trop jeunes.

« Quand mes collègues commentent la guerre actuelle de la Russie contre l'Ukraine, écrit Katia Mishchenko, ils renvoient à notre histoire séculaire, parlent d'impérialisme, de russification, de stalinisme et de colonisation. Pour moi, cette guerre a un point de référence assez clair : le Maïdan. Peut-être vaut-il la peine d'y revenir pour trouver le futur²¹. »

Pour Vasyl, également, la société ukrainienne telle qu'elle existe aujourd'hui est née sur le Maïdan²². Le Maïdan a été ce fait nouveau qui, suivant la description de Hannah Arendt, « a toujours contre lui les chances écrasantes des lois statistiques et de leur probabilité²³ ». Elle a été un rappel de la capacité humaine de « natalité », de la capacité à mettre de nouveau quelque chose en branle à *ce moment-là*. Les philosophes bataillent depuis longtemps avec l'idée de « précisément à ce moment ». C'est le problème du présent, qui n'a point de durée et qu'on ne saurait retenir. Dans l'existentialisme de Jean-Paul Sartre, le présent est la frontière entre le passé et le futur. La frontière entre le domaine de ce qui *est* tout simplement, ce qui est déjà arrivé et qu'on ne saurait changer — et l'ouverture pour aller au-delà du soi qui existe jusqu'ici, au-delà de ce qui a été. Dans la vie quotidienne, il est rare que nous percevions véritablement cette frontière. La révolution l'illumine. Comme si, pour reprendre les mots de Blanche dans *Un tramway nommé désir*, « on braquait soudain une lumière aveuglante sur une chose qui a toujours été dans la pénombre ».

« Le fait que l'homme est capable d'action, écrit Arendt, signifie que de sa part on peut s'attendre à l'inattendu, qu'il est en mesure d'accomplir ce qui est infiniment improbable²⁴. »

Les Ukrainiens accomplissent l'infiniment improbable. Aujourd'hui, ils ne parlent pas de « l'après-guerre », mais d'« après la victoire » — *після перемоги* (*pislya peremohy*). *Peremoha*, suggère le directeur de théâtre polonais Krzysztof Czyzewski, devrait trouver place dans un nouveau langage universel. Étymologiquement, il diffère du mot anglais *victory*, du polonais *zwycięstwo* ou du russe *победа* (*pobeda*). Le préfixe *pere* indique un franchissement, et *moha* signifie « je peux ». *Peremoha* — « victoire » en ukrainien — veut dire littéralement « aller au-delà de ce qu'on est capable de faire ».

Le mercredi 5 juillet 2023 au matin, j'ai quitté Lviv. La ville, proche de la frontière polonaise, est loin du front de l'Est ; malgré tout, cette nuit-là, un missile de croisière ukrainien a frappé un immeuble d'habitation, faisant dix morts et quarante-huit blessés. Peu après, Jurko m'a fait suivre par texto la photographie d'une galerie d'art ukrainienne : un ange de bronze vert olive, exquis à sa façon, avec sa petite tête, son long corps et ses ailes verticales déployées. Il est sculpté dans un missile. C'est le présent, la frontière entre le vieil obus d'artillerie russe, une capsule autrefois bourrée de poudre, et l'inattendu qui devait — qui doit — advenir.

*Krasnogruda, corridor de Suwałki,
Pologne, août 2023.*

1. Kateryna Mishchenko, « I Believe in a Common European Victory in Ukraine », *Voxeurop*, 28 février 2023, <https://voxeurop.eu/en/kateryna-mishchenko-belive-common-european-victory-ukraine/> ; en français, <https://voxeurop.eu/fr/kateryna-mishchenko-crois-une-victoire-europeenne-ukraine/> (trad. ici modifiée).

2. Halyna Kruk, « No War », trad. Amelia Glaser et Yuliya Ilchuk, *LitHub*, 17 mars 2022, <https://lithub.com/war-shortens-the-distance-from-person-to-person-from-birth-to-death-new-work-by-ukrainian-poet-halyna-kruk/>.

3. Oleksiy Radynski, « The Case against the Russian Federation », *e-flux Journal*, 125, mars 2022, <https://www.e-flux.com/journal/125/453868/the-case-against-the-russian->

[federation/](#).

4. Sur le féminisme et la révolution au Bélarus : Olga Shparaga, *Die Revolution hat ein weibliches Gesicht : Der Fall Belarus*, trad. Volker Weichsel, Berlin, Suhrkamp, 2021 ; Hanna Komar, « Sisterhood behind Bars », *Eurozine*, 9 août 2021, <https://www.eurozine.com/sisterhood-behind-bars/> ; Sławomir Sierakowski, « The Women's March of Belarus », *New York Review of Books*, 20 octobre 2020, <https://www.nybooks.com/online/2020/10/20/the-womens-march-of-belarus/> ; Pavel Barkouski, « Political Delirium », trad. David Kurkovskiy, *IWM : Chronicle from Belarus*, <https://www.iwm.at/blog/political-delirium>.

5. Anne Applebaum, « There Are No Chamberlains in This Story », *Atlantic*, 20 février 2022, <https://www.theatlantic.com/ideas/archive/2022/02/munich-security-conference-chamberlain/622872/>.

6. Vladimir Poutine, « Address by the President of the Russian Federation », Kremlin, Moscou, 21 février 2022, <http://en.kremlin.ru/events/president/news/67828> ; trad. française Gaël-Georges Moullec in *La Revue politique et parlementaire*, 22 février 2022, <https://www.revuepolitique.fr/intervention-du-president-de-la-federation-de-russie/>

7. Serhiy Zhadan, *Sky above Kharkiv : Dispatches from the Ukrainian Front*, trad. Reilly Costigan-Humes et Isaac Stackhouse Wheeler, New Haven, Yale University Press, 2023, p. 19.

8. Anne Applebaum et Jeffrey Goldberg, « Liberation without Victory », *Atlantic*, 15 avril 2022, <https://www.theatlantic.com/international/archive/2022/04/zelensky-kyiv-russia-war-ukrainian-survival-interview/629570/>.

9. Andreï Kourkov, *Journal d'une invasion*, trad. Johann Bihr, Paris, Les Éditions Noir sur Blanc, 2023, entrée du 3 janvier 2022.

10. Ольга Глущенко, « Зеленский : Мы усилили обороноспособность нашего государства » (Olga Glushchenko, « Zelensky : nous avons renforcé la capacité de défense de notre État »), 23 février 2022, <https://www.pravda.com.ua/rus/news/2022/02/23/7325216/>.

11. « DNR » désigne la Донецкая Народная Республика (*Donetskaïa Narodnaïa Respoublika*), la République populaire du Donetsk, nom donné par les séparatistes soutenus par le Kremlin qui firent sécession en 2014.

12. Елена Костюченко, « Мы все знали, на что идем и что может быть » (Elena Kostiuoutchenko, « On savait dans quoi on s'embarquait et ce qui pouvait arriver »), *Новая Газета*, 2 mars 2015, <https://www.novayagazeta.ru/articles/2015/03/02/63264-171-my-vse-znali-na-chto-idem-i-chto-mozhet-byt-187>.

13. Voir l'entretien avec Pavlo Khazan à propos de l'épisode 29, « One Year On », du podcast *Battleground : Ukraine*, <https://podcasts.apple.com/ua/podcast/battleground-ukraine/id1617276298?i=1000601359912>.

14. Volodymyr Yermolenko, « Ukraine and the Borders of Europe », *IWMpost*, 129, printemps-été 2022, p. 6, <https://www.iwm.at/publication/iwmpost-article/ukraine-and-the-borders-of-europe>.

15. Elena Kostiouchenko, *Russie, mon pays bien-aimé*, trad. Anne-Marie Tatsis-Botton et Emma Lavigne, Paris, Les Éditions Noir sur Blanc, 2024, p. 371.
16. Елена Костюченко, « Я хочу жить. Поэтому я пишу этот текст » (« Je veux vivre, voilà pourquoi j'écris ce texte », 15 août 2023), *Медуза*, <https://meduza.io/feature/2023/08/15/ya-hochu-zhit-poetomu-ya-pishu-etot-tekst> (traduction du russe par l'auteure).
17. Vasyl Cherepanyn, « Why the West Is Afraid of Ukraine's Victory », *Foreign Policy*, 21 février 2023, <https://foreignpolicy.com/2023/02/21/west-united-states-europe-ukraine-war-afraid-revolution/>.
18. Isabelle Khurshudyan et Serhiy Morgunov, « One Young Ukrainian Soldier's Death Felt by Family, Friends and Country », *Washington Post*, 10 septembre 2022, <https://www.washingtonpost.com/world/2022/09/10/ukraine-soldier-death-family-friends-grief/>.
19. Adam Zagajewski, « Try to Praise the Mutilated World », trad. Clare Cavanagh, *New Yorker*, 17 septembre 2001, <https://www.newyorker.com/magazine/2001/09/24/try-to-praise-the-mutilated-world>.
20. Lauren Frayer et Olena Lysenko, « How Some People Are Trying to Make Art, Not War, in Ukraine Right Now », *NPR Live Updates*, 17 mars 2022, <https://www.npr.org/live-updates/ukraine-weapons-mariupol-civilians-03-17-2022#how-some-people-are-trying-to-make-art-not-war-in-ukraine-right-now>.
21. Kateryna Mishchenko, « Spiegel der Seele », trad. Lydia Nagel, in Kateryna Mishchenko et Katharina Raabe (éd.), *Aus dem Nebel des Krieges. Die Gegenwart der Ukraine*, Berlin, Suhrkamp, 2023, p. 9-18, ici p. 11.
22. Kinga Lendeczki, entretien avec Vasyl Cherepanyn, « The Birth of Culture from the Spirit of Revolution », *Balkon.art*, 21 décembre 2022, <https://balkon.art/home/en/the-birth-of-culture-from-the-spirit-of-revolution/>.
23. Hannah Arendt, *The Human Condition*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, p. 178 ; en français, *Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 200.
24. *Ibid.*

PRÉFACE

La révolution ukrainienne de 2013-2014 sur le Maïdan est ce que j'ai vu de plus extraordinaire depuis un quart de siècle que je vais en Europe de l'Est. Le politique est devenu l'existentiel. J'ai vu des amis et des collègues que je connaissais depuis des années prendre des décisions qu'ils auraient jugées impensables quelques mois auparavant. Ceux qui tenaient à leur vie privée mettaient soudain leur âme à nu. Bien qu'ayant effectué plusieurs voyages finalement à Lviv, Kyiv et Dnipropetrovsk (rebaptisée Dnipro en mai 2016), c'est principalement de Vienne, où j'habitais cette année-là, que j'ai observé le Maïdan. Suffisamment près de Kyiv pour voir des amis ukrainiens qui faisaient l'aller-retour, tout en étant immergée dans la culture médiatique de l'Occident, j'ai senti à quel point cette révolution était mal comprise. Journalistes et hommes politiques commentaient la politique de l'Otan, les oléoducs et la finance internationale mais pas la transformation des âmes humaines.

Au début du ^{xx}e siècle, le philosophe polonais Stanisław Brzozowski écrivait : « Ce qui n'est pas biographie n'est rien¹. » Tel est mon point de départ. Ce livre a commencé comme un essai plus modeste, un portrait du traducteur littéraire ukrainien Jurko Prokhasko, avec pour titre original

« “C’était mon choix.” Une phénoménologie de la Révolution ukrainienne ». Cette phénoménologie s’inscrivait dans l’esprit de la philosophie d’Edmund Husserl : une description de la révolution comme pure expérience subjective. Il ne s’agit pas ici d’analyser la politique contemporaine en Ukraine ; je ne présente pas d’arguments ou de prédictions sur les issues politiques. C’est une exploration de la révolution en tant qu’expérience vécue offerte à des individus.

Dans les pages qui suivent, j’essaie de comprendre ce qui a conduit certains de mes amis et collègues — des gens comme moi, comme nous — en des lieux où ils ne s’attendaient pas à se trouver, ce qui les a poussés à vouloir risquer leur vie. Ils ont tous fait l’expérience d’un moment où il était impératif de faire un choix. C’était « choisir » au sens existentialiste le plus fort que décrit Jean-Paul Sartre : « Avant que vous ne viviez, la vie, elle, n’est rien, mais c’est à vous de lui donner un sens, et la valeur n’est pas autre chose que ce sens que vous choisissez². » À maintes reprises, j’ai entendu en différentes langues « c’était mon choix ».

« Dostoïevski, poursuit Sartre, écrivit un jour “Si Dieu n’existait pas, tout pourrait être permis” ; et c’est le point de départ pour l’existentialisme. Tout est effectivement permis si Dieu n’existe pas, et l’homme est par conséquent désespéré, car il ne peut trouver de quoi dépendre, ni à l’intérieur ni à l’extérieur de lui-même³. » Sartre essaya de mettre l’homme à la place que Dieu laissait vacante ; Marx d’y mettre l’Histoire. L’Union soviétique — matérialisation de la métaphysique marxiste — fut la tentative la plus audacieuse de l’homme moderne pour remplacer Dieu. Son échec, et plus largement l’échec du marxisme, le dernier des grands récits, entraîna sans doute la fin de la modernité en tant que telle.

La postmodernité a commencé en renonçant aux tentatives de remplacer Dieu : désormais, non seulement Dieu est mort, mais en outre rien ni personne ne prend Sa place. Le sort de la vérité dans un tel monde n’est pas si clair. Près d’un quart de siècle après la chute du communisme, la

révolution ukrainienne a éclairé de nouveau la frontière entre modernité et postmodernité. Elle a également soulevé des questions sur ce qui pourrait arriver. « Avec la révolution de 2014, le postmoderne prend fin en Ukraine », écrit l'historien russe Ilya Gerasimov. « Nous ne savons toujours pas comment conceptualiser cette nouvelle réalité⁴. »

Bien que liée à une histoire particulière, la révolution ukrainienne sur le Maïdan de Kyiv dévoile simultanément des questions universelles sur la nature de l'identité, la plasticité de la temporalité et le sort de la vérité. Quand une manifestation franchit-elle une limite invisible pour devenir une révolution ? Qu'est-ce qui rassemble les parents et les enfants et qu'est-ce qui sépare les générations ? Dans quelles circonstances la peur disparaît-elle ? En quoi le temps révolutionnaire diffère-t-il du temps du *byt*, terme russe intraduisible signifiant la pesanteur de la vie quotidienne ? Comment les expériences du temps et de l'espace sont-elles modifiées ? Pourquoi la distinction entre le jour et la nuit s'estompe-t-elle ? Comment l'individualité est-elle à la fois réalisée et surmontée par la solidarité ? Que signifie pour les gens se filmer en train de se faire tirer dessus ? Quelles conditions permettent d'effacer la frontière entre réalité et fiction ?

La seconde partie de ce livre, portant sur les lendemains du Maïdan et de la guerre dans le Donbas, explore en particulier cette dernière question. À la chute du Rideau de fer, en 1989, Francis Fukuyama déclara « la fin de l'Histoire » : le XVIII^e siècle, le siècle des Lumières, qui célébrait sa foi dans la raison et la vérité, avait conçu une téléologie du progrès qui aboutissait apparemment à la démocratie libérale. Il est peut-être approprié que la fin de « la fin de l'Histoire » soit provoquée par les effets de décomposition de la fusion de la volonté romantique et de la « postfactualité ».

Dans ce monde d'après la fin de l'Histoire, le capitalisme américain et l'oligarchie postsoviétique ont tous deux engendré un marché de relations publiques spécialisé pour gangsters ; et la télé réalité a aboli la distinction entre le fictionnel et le réel. C'est un monde où les seigneurs de la guerre

font leur promotion sur Instagram et Twitter et où des oligarques ukrainiens et américains nourrissant des aspirations présidentielles peuvent partager un conseiller stratégique.

Karl Marx a écrit un peu trop tôt « tout ce qui est solide se fond dans l'air ». Au milieu du XIX^e siècle, c'était une observation encore prématurée. Ce n'est peut-être plus le cas : dans un monde « postfactuel », une grande partie de ce qui semblait solide s'est fondu dans l'air. Mais les gens restent. C'est une œuvre de non-fiction, l'histoire d'une révolution telle qu'elle a été vécue par ceux qui ont choisi d'y participer. L'écriture de l'histoire a le même objectif que l'écriture littéraire : permettre au lecteur de rencontrer l'altérité, un saut imaginatif dans un autre temps et un autre lieu, une possibilité de comprendre l'Autre. En ce sens, j'espère que les chapitres de ce livre relatifs à la guerre du Donbas peuvent contribuer un peu à donner un visage humain à une nouvelle tragédie, semblable à celle que Neville Chamberlain décrivait comme une « querelle dans un lointain pays entre des populations dont nous ne savons rien ».

*New Haven,
janvier 2017.*

1. Stanisław Brzozowski, *Pamiętnik*, éd. Ostap Ortwin, Cracovie, Drukarnia Narodowa w Krakowie, 1913, p. 142 ; en français, *Histoire d'une intelligence. Journal, 1910-1911*, trad. Wojciech Krolecki, Paris, Le Bruit du Temps, 2010, p. 181.

2. Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1966, p. 89-90.

3. *Ibid.*, p. 36.

4. Ilya Gerasimov, « Ukraine 2014 : The First Postcolonial Revolution », *Ab Imperio*, 3, 2014, p. 22-44, ici p. 36 ; https://www.academia.edu/25025782/Ukraines_Postcolonial_Revolution_and_Counterrevolution.



CENTRE DE KYIV



NOTE SUR LA TRANSLITTÉRATION

L'Ukraine est un pays bilingue. L'ukrainien, langue officielle d'État, tend à dominer à l'Ouest et le russe à l'Est. Le polonais, en particulier à l'Ouest mais pas exclusivement, est également assez courant — comme l'étaient un siècle auparavant le yiddish et l'allemand. Ces généralisations brouillent cependant la réalité quotidienne du bilinguisme occasionnel. Il est habituel que des conversations aient lieu dans deux langues ou que des journalistes mènent des entretiens dans une langue et que leurs interlocuteurs répondent dans une autre. En Ukraine, j'ai parlé russe, polonais et anglais, parfois allemand. Dans le cas du romancier Serhiy Jadan (Zhadan), par exemple, je lui parlais en polonais d'un roman qu'il avait écrit en ukrainien et que j'avais lu en anglais. Il me parlait en russe. C'est une situation très ukrainienne.

Ce multilinguisme — enrichissant pour l'Ukraine elle-même — engendre inévitablement des difficultés pour la translittération de l'alphabet cyrillique à l'alphabet latin. La majorité des Ukrainiens utilisent plus d'une version de leur nom — une version ukrainienne, peut-être une version russe différente et un mélange de diminutifs. Par exemple : « Ihor » en ukrainien devient « Igor » en russe, « Yevhen » devient « Yevgen », « Mykhaïlo »

devient « Mikhaïl », « Oleksiy » devient « Alexeï », « Oleksandr » devient « Alexandre ». De plus, « Yevhenii » ou « Yevhen » ou « Yevgen » ont pour diminutif « Zhenia » [Jénia], « Mikhaïl » ou « Mykhailo » deviennent « Misha », « Kateryna » devient « Katia », « Aleksandr » et « Aleksandra » deviennent tous deux « Sasha » [Sacha], tandis qu'« Oleksandr » devient « Oles ». La Bibliothèque du Congrès a un système de translittération anglais pour le russe et un autre pour l'ukrainien (écrit dans l'alphabet cyrillique comme le russe mais utilisant un petit nombre de lettres différentes). Les deux langues ont une translittération en allemand et en polonais différente de l'anglais (« Juri » ou « Jurij Andruchowytch » en allemand, « Jurij Andruhowycz » en polonais, « Iurii » ou « Yuri » ou « Yurii Andrukhovych » en anglais). [Il en va de même pour la translittération en français.]

Voici un livre sur des individus dont la plupart — à l'âge d'un Internet dominé par l'alphabet latin — se sont déjà choisi une graphie latinisée de leur nom. Et je renvoie donc aux choix des protagonistes du livre (« Jurko Prokhasko » plutôt que « Iurko Prokhas'ko », « Victoria Narizhna » au lieu de « Viktoria »). Le plus souvent, je renvoie aux gens tels que je me suis adressée à eux, faisant des exceptions pour plus de clarté lorsque les noms se recoupent (« Yevhenii Monastyrskyi » plutôt que « Zhenia » en raison des multiples « Zhenia », « Katia Mishchenko » et « Kateryna Iakovlenko » en raison des multiples « Katia », « Ihor Petrovsky » et « Igor Shchupak », « Oleh Repan » et « Oleg Marchuk »). [S'agissant d'auteurs traduits en français, nous avons retenu la graphie retenue dans les publications françaises de leurs ouvrages : ainsi lira-t-on Jadan, plutôt que Zhadan, Prokhasko plutôt que Prochasko.]

Concernant les noms de lieux en Ukraine, je les translittère de l'ukrainien (« Luhansk » plutôt que « Lougansk ») d'après le système de romanisation de l'ukrainien. [En français, on lira donc Odesa (plutôt que la

forme russe Odessa), Donbas (plutôt que Donbass), sauf s'il s'agit de citations traduites du russe, ou Chornobyl (plutôt que Tchernobyl).]

En aucun cas il ne s'agit d'intervenir dans la politique linguistique. J'espère éviter d'embrouiller sans raison des lecteurs qui ne sont pas slavophones et respecter les choix des protagonistes de ce livre, des choix pas forcément politiques mais plus souvent, sans doute, esthétiques. Ce sont naturellement des solutions imparfaites à des problèmes pour lesquels il n'existe pas de solutions parfaites.

PREMIÈRE PARTIE

Révolution, le Maïdan

LE CIEL NOIRCIT DE FUMÉE

Mardi 18 février 2014, à l'approche de minuit, empestant la fumée, Misha Martynenko, âgé de vingt et un ans, retourna à l'appartement de Kyiv qu'il partageait avec sa mère, sa grand-mère et sa sœur de dix ans. Il avait un collier avec une croix de perles blanches. Sur le visage de sa mère, il vit qu'elle avait vieilli de plusieurs années depuis qu'ils s'étaient quittés ce matin-là. Il se regarda dans la glace : son propre visage était gris de charbon. Il avait les yeux gonflés. Il se mit à pleurer.

Il se réveilla près de dix heures après, portant encore ses vêtements couverts de suie et de poussière. La ville était de la même couleur : ce jour-là, le ciel de Kyiv était devenu noir de fumée. Dans les rues entourant la place centrale, le Maïdan, des milliers de gens creusaient pour extraire des briques et des pavés afin d'édifier des barricades. Ils mettaient le feu à des vêtements, à des pneus et à tout ce qui pouvait brûler. Ils se défendaient contre les *berkutovtsy*, la police antiémeute du gouvernement ukrainien spécialement entraînée, des troupes d'assaut équipées de masques à gaz qui cachaient les yeux. Le visage et le torse protégés de boucliers argentés, elles formaient un bunker en mouvement que les cocktails Molotov ne pénétraient pas facilement. Bien au-dessus des barricades enflammées, sur

le toit du gratte-ciel de l'hôtel Ukraïna, des snipers tiraient en bas et des corps tombaient — cadavres au milieu de la fumée noire.

Parmi eux, la secouriste Olesya Zhukovska, blessée au cou par un sniper, portait un uniforme blanc avec une croix rouge. Elle avait exactement le même âge que Misha. Tandis que le sang s'échappait de son cou, elle tapa avec son téléphone un message sur Twitter : « Je meurs¹. »

1. Message Twitter, <https://twitter.com/olesyazhukovska/status/436436294483591168?lang=en>

LE PAYS DE GOGOL

Mercredi soir, le 19 février 2014, Mykola Riabchuk, politologue et éminent intellectuel ukrainien, donnait une conférence dans une salle bondée de Vienne. Mykola s'exprimait posément, de manière réfléchie. Sans être optimiste, il était plein d'espoir. Il ne doutait pas que le combat pour la liberté en Ukraine se poursuivrait. Peut-être que la lutte n'aboutirait pas cette fois-ci ; mais, Mykola en était sûr, si ce n'était pas pour cette fois, ce serait un jour ou l'autre. Il répondit à toutes les questions sans rester sur la défensive. Il ne confia pas à son auditoire que sa femme et son fils de vingt-six ans étaient à Kyiv, que son fils, Youri, était rentré chez lui à quatre heures du matin et se trouvait à nouveau sur le Maïdan, qu'il ne savait pas lui-même si Youri y serait tué cette nuit, ou même maintenant pendant qu'il parlait dans la bibliothèque de l'Institut des sciences humaines.

(Ses parents ne lui ont jamais demandé de rester à domicile, me rapporta Youri lorsque nous nous sommes rencontrés ensuite à Kyiv.

« On franchit une ligne...

— Pensiez-vous que vous pouviez être tué ? lui ai-je demandé.

— Oui, j'y pensais. »)

« Que pouvons-nous faire ? » demanda une jeune Polonaise de l'auditoire.

En guise de réponse, Mykola décrivit une scène du *Révizor* de Nicolas Gogol. Dans la scène 7 du quatrième acte, un hobereau, Piotr Ivanovitch Bobtchinski, soumet une « humble requête » à l'inspecteur général venu de Saint-Pétersbourg : il supplie Son Excellence avec infinie révérence, lorsqu'elle sera de retour à Saint-Pétersbourg, de dire au tsar que vit dans cette ville un certain Piotr Ivanovitch Bobtchinski. De rappeler simplement qu'il existe un dénommé Piotr Ivanovitch Bobtchinski¹.

« Rappeler seulement, répondit Mykola à la jeune femme, qu'il existe un pays appelé l'Ukraine. »

1. Gogol, *Le Révizor*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, p. 1010 (acte IV, scène 7).

LA GRANDEUR DE L'INTENTION

Albert Camus différenciait ainsi le nazisme du bolchevisme : « Le premier figure l'exaltation du bourreau par le bourreau lui-même. Le second, plus dramatique, l'exaltation du bourreau par les victimes. Le premier n'a jamais rêvé de libérer tout l'homme, mais seulement d'en libérer quelques-uns en subjuguant les autres. Le second, dans son principe le plus profond, vise à libérer tous les hommes en les asservissant tous, provisoirement. Il faut lui reconnaître la grandeur de l'intention¹. »

L'Ukraine du XXI^e siècle est l'héritière de cette grandeur d'intention, d'expériences audacieuses. « L'Europe et la Russie mènent toutes deux des recherches dans notre laboratoire », écrivait le romancier ukrainien Taras Prokhasko. « Elles font des expériences, sans savoir ce que pourrait donner la synthèse². »

Les expériences commencèrent bien avant la Révolution bolchevique. Durant des siècles, Vilnius ou Varsovie régnèrent sur les terres de l'Ukraine d'aujourd'hui. Au début de la période moderne, ces terres ont été partagées entre la République polono-lituanienne et l'Empire tsariste. Lorsque la République fut divisée par ses voisins impériaux au XVIII^e siècle, l'impératrice des Habsbourg, Marie-Thérèse, s'empara de Lviv et d'une

grande partie de ce qui correspond à l'Ukraine occidentale actuelle. Lviv, la Lwów polonaise d'autrefois, devint la Lemberg autrichienne, l'objet de la « mission civilisatrice³ » de l'Empire des Habsbourg.

La Première Guerre mondiale mit fin à la vieille Europe impériale. Au début de 1917, les pénuries de pain dans la ville gelée de Petrograd entraînèrent des manifestations, des grèves et une mutinerie des soldats du tsar Nicolas II. Un empire tombait. Le tsar abdiqua. Un « double pouvoir » précaire le remplaça : une autorité fragile partagée entre un gouvernement provisoire libéral et un soviet socialiste de Petrograd. Alors que la guerre contre l'Allemagne et l'Autriche s'éternisait, des paysans désabusés se mirent à protester. Le gouvernement provisoire leva une milice dans les campagnes ; les paysans s'emparèrent des terres et refusèrent de livrer les céréales. Les villes souffrirent de pénuries alimentaires. Le désenchantement radicalisa la paysannerie.

En avril 1917, Lénine arriva à Petrograd — où, selon ses termes, il « trouva le pouvoir dans la rue et le ramassa ». En pleine anarchie, les bolcheviks firent un choix draconien. Prenant d'assaut le palais d'Hiver en octobre 1917, Lénine et les bolcheviks agirent au nom d'un prolétariat métaphysique — un prolétariat qui n'était pas encore né.

Peu après, les dirigeants ukrainiens de Kyiv proclamèrent une République nationale ukrainienne. Ceux de Galicie hésitèrent à les rejoindre ; la plupart voulaient alors toujours un territoire de la couronne ukrainienne autonome au sein de l'Empire des Habsbourg. Bientôt, cependant, cela devint impossible : l'Empire des Habsbourg n'existait plus. Le 1^{er} novembre 1918, le Conseil national ukrainien proclama une République populaire d'Ukraine occidentale, avec Lviv pour capitale ; une semaine après, la Pologne déclara son indépendance. Pendant la majeure partie du mois de novembre, les forces polonaises et ukrainiennes livrèrent pour Lviv une lutte qui se termina par une victoire polonaise — et un

pogrom des Polonais contre les Juifs. La Lemberg des Habsbourg, brièvement la Lviv ukrainienne, redevint alors la Lwów polonaise.

En mars 1918, persuadé qu'une révolution mondiale se déclencherait sous peu, Lénine négocia une paix séparée avec les Allemands. Pourtant, sur les terres qui avaient constitué l'Empire russe, la guerre ne s'arrêta pas du tout en 1918 ; elle se transforma en une guerre civile effroyable opposant les bolcheviks à leurs divers ennemis, ainsi qu'à la Pologne récemment indépendante, constituée de morceaux disparates des empires allemand, habsbourgeois et tsariste. Partout des gens fuyaient la violence et les pogroms ; les territoires qui s'étendaient de Varsovie à Pétersbourg se remplissaient de réfugiés. Kyiv, partagée comme Paris entre rive gauche et rive droite, était une vaste métropole ; malgré tout, sous la pression des réfugiés, « la ville enflait, s'élargissait, débordait comme une pâte qui lève », note Mikhaïl Boulgakov dans *La Garde blanche*⁴. Au terme de cette période, Kyiv avait été occupée par cinq armées différentes. Et quatre empires européens étaient tombés : allemand, ottoman, habsbourgeois et tsariste. La Galicie et la Volhynie occidentale — l'ouest actuel de l'Ukraine — appartenaient à la Pologne devenue récemment indépendante ; Kyiv, Kharkiv, Dnipropetrovsk, Odesa, Donetsk et Luhansk — des villes qui font désormais partie du centre et de l'est de l'Ukraine — étaient sous le contrôle de l'Armée rouge.

En 1922, Lénine déclara la formation de l'Union soviétique, la République socialiste soviétique d'Ukraine étant l'une de ses républiques constitutives fondatrices. Deux ans plus tard, Lénine mourait. Lorsque Staline parvint au pouvoir à la fin de cette décennie, il ordonna la collectivisation de l'agriculture. Par tous les moyens possibles et imaginables, les paysans ukrainiens résistèrent à la confiscation de leurs biens et de leurs terres. La collectivisation fut sanglante et sauvage, ses effets sur la productivité agricole désastreux. Après que Staline eut augmenté de 44 % les quotas d'approvisionnement en céréales de l'Ukraine

en 1932, les paysans ne purent plus subvenir à leur propre alimentation : la loi soviétique exigeait de ne pas distribuer de céréales aux membres des fermes collectives tant que Moscou n'avait pas reçu sa part. Les responsables du Parti, soutenus par des troupes régulières et des unités de la police secrète, firent la guerre aux paysans qui refusaient de céder leurs céréales. Les quotas draconiens et une mauvaise récolte entraînèrent une mortalité massive. Tandis que Staline réquisitionnait de force leurs céréales, les vendait à l'étranger et utilisait les devises fortes pour financer l'industrialisation, les paysans ukrainiens s'émacièrent puis enflèrent. Certains eurent recours au cannibalisme. Dans l'Ukraine soviétique, de 1932 à 1934, plus de trois millions et demi de personnes moururent de faim.

Puis vint la terreur stalinienne. Staline affirma qu'au moment où la victoire socialiste était assurée la lutte des classes s'intensifiait paradoxalement. Toujours plus désespéré, l'ennemi se cachait : il pouvait être désormais n'importe où, jusque dans son lit. Il fallait rester vigilant ; personne n'était fiable. Les « ennemis du peuple » se dissimulaient partout. Ils complotaient une contre-révolution ; c'étaient des destructeurs et des saboteurs, des capitalistes et des impérialistes, des conspirateurs nationalistes et des espions trotskistes. Staline avait toujours imputé la famine aux Ukrainiens eux-mêmes ; cette accusation prit alors la forme fantasmée d'un complot imaginaire. Ce fut le temps de la Grande Terreur : arrestations de masse, confessions arrachées sous la torture, centaines de milliers d'exécutions. En 1937 et 1938, le NKVD, la police secrète soviétique, enregistra 123 421 exécutions en Ukraine soviétique⁵.

Le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne nazie attaqua la Pologne. Les soldats allemands firent une brève apparition à Lwów, mais rapidement — suivant l'accord conclu entre Hitler et Staline en août 1939 par le pacte Molotov-Ribbentrop — l'Armée rouge s'empara de la ville et l'intégra à l'Ukraine soviétique. L'Armée rouge, proclamait-on, était venue libérer les Juifs et les Ukrainiens de l'oppression polonaise. Les Habsbourg avaient

joué autrefois les Polonais contre les Ukrainiens ; maintenant, les Soviétiques jouaient les Ukrainiens contre les Polonais. Les réfugiés de la Pologne occupée par les Allemands se déversèrent dans la Lviv baroque, autrefois habsbourgeoise, en même temps que la terreur stalinienne.

« Ils nous ont libérés, et il n'y a rien à faire », regretta le compositeur ukrainien Stanyslav Lyudkevych⁶.

Ce n'était pas l'Ukraine qu'avaient souhaitée les Ukrainiens.

Lorsque Hitler attaqua l'Union soviétique le 22 juin 1941, de nombreux Ukrainiens accueillirent l'apparition des Allemands comme la fin de la terreur soviétique. En Galicie orientale, les troupes allemandes arrivèrent avec des auxiliaires ukrainiens, dont beaucoup étaient membres de l'Organisation des nationalistes ukrainiens, dirigée par Stepan Bandera. Alors que la Wehrmacht se déplaçait vers l'est à la fin du mois de juin et au début du mois de juillet, les officiers soviétiques du NKVD procédèrent à des arrestations de grande ampleur et massacrèrent des milliers de leurs prisonniers à Lviv. Dans leur propagande nationaliste respective, Allemands et Ukrainiens accusèrent les « judéo-bolcheviks » du massacre et appelèrent à la vengeance. Les Juifs furent forcés de ramasser les cadavres des prisonniers assassinés. Le 30 juin, Yaroslav Stetsko, compagnon nationaliste de Stepan Bandera, proclama un État ukrainien. Un pogrom ukrainien contre les Juifs atteignit son paroxysme le lendemain. Les Allemands le filmèrent ; les Ukrainiens l'exécutèrent.

Les nationalistes ukrainiens avaient espéré l'autonomie sous la houlette allemande ; ils furent déçus. Peu après la proclamation de l'État ukrainien, les Allemands arrêtèrent Stetsko et Bandera. Ils obligèrent également les Juifs à entrer dans le ghetto. L'Armée insurrectionnelle d'Ukraine, associée à l'Organisation des nationalistes ukrainiens, entreprit un effroyable nettoyage ethnique des Polonais dans leur territoire oriental sous occupation allemande. En juillet 1943, Lviv fut *Judenrein*, purgée de ses Juifs. L'été suivant, le 23 juillet 1944, l'Armée intérieure polonaise, constituée de

partisans opposés aux Allemands et fidèles au gouvernement polonais en exil, prit partiellement le contrôle de Lviv et combattit les nationalistes ukrainiens. Quatre jours après, l'Armée rouge occupa le centre-ville.

Tandis que la guerre s'achevait, les Soviétiques et les Ukrainiens de la Galicie orientale s'accordèrent sur l'opportunité d'expulser les Polonais. Des « échanges de population » furent réalisés entre l'Ukraine soviétique et la Pologne ; l'esprit du temps était au « démixage ethnique ». Moscou envoya des Russes et des Ukrainiens de l'Est pour contribuer à intégrer la Galicie et la Volhynie ; il fallait transformer les habitants en Soviétiques. Ce projet d'ingénierie sociale se déroula dans un contexte de guerre partisane menée par l'Armée insurrectionnelle d'Ukraine contre les forces soviétiques ; la lutte soviétique contre l'insurrection fit environ 112 000 morts parmi les Ukrainiens. Les Soviétiques finirent par l'emporter.

Après la guerre, la République socialiste soviétique d'Ukraine intégra les territoires occidentaux ukrainiens de la Galicie orientale et de la Volhynie, ainsi que la Ruthénie subcarpatique, prise à la Tchécoslovaquie, et le nord de la Bucovine, pris à la Roumanie. Elle exista jusqu'en 1991, l'année de la dissolution de l'Union soviétique ; et l'Ukraine — comme la Russie, la Lettonie, la Lituanie, l'Estonie ainsi que d'autres anciennes républiques soviétiques — devint un pays à part entière. Ce fut un moment révolutionnaire sans révolution. L'Union soviétique ne fut pas renversée ; elle s'effondra. En conséquence, l'Ukraine obtint son indépendance. L'expérience d'ingénierie sociale la plus stupéfiante que le monde ait connue avait pris fin.

1. Albert Camus, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 303.

2. Taras Prochaśko, *W gazetach tego nie napiszą*, trad. Renata Rusnak, Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2014, p. 28.

3. Larry Wolff, *The Idea of Galicia : History and Fantasy in Habsburg Political Culture*, Stanford, Stanford University Press, 2010.
4. Mikhail Boulgakov, *La Garde blanche*, trad. Marianne Gourg, in *Œuvres I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 351.
5. Sur la famine, la Terreur et le nettoyage ethnique, voir Timothy Snyder, *Bloodlands*, New York, Basic Books, 2010 ; en français, *Terres de sang. L'Europe entre Hitler et Staline*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, 2012, édition augmentée en 2022.
6. Ola Hnatiuk, *Odwaga i strach* (« Courage et peur »), Wrocław, Kolegium Europy Wschodniej, 2015, p. 194.

FANTASMES GALICIENS

« Entre moi et chaque nouvelle connaissance, le monde recommence à neuf, comme si rien jusqu'à présent n'avait été établi ni décidé », écrit Bruno Schulz¹.

Artiste et écrivain judéo-polonais, Schulz était né en 1892 à Drohobytch, en Galicie orientale. Il est célèbre pour ses descriptions des attrayantes « boutiques de cannelle » sur la place du marché, avec leurs vendeuses rougissantes, les hommes au melon noir, les Juifs barbus en gabardines colorées, les putains en robes de dentelle qui pouvaient bien être les femmes de barbiers, mais aussi celle de l'appartement familial « encombré d'armoires, de canapés profonds, de miroirs ternis et de palmes artificielles² ». Dans ses récits, les saisons changent, les températures oscillent, la lumière tremble. La lumière est souvent faible et pâle, l'imagerie souvent sensuelle et sordide avec ses corneilles, papillons et cancrelats ; ses bidons de lait, lampes et peignes ; ses acacias épineux et timbres-poste de l'empereur François-Joseph. Tantôt la luxuriance des détails n'est pas loin d'inspirer la répulsion ; tantôt Schulz s'attarde sur la frontière fragile entre le séduisant et le grotesque.

Dans « Août », en fin d'été, Schulz déambule avec sa mère sur la place du marché jusqu'à ce qu'« enfin, au coin de la rue de Stryj, nous pénétrions dans l'ombre de la pharmacie. Un grand bocal rempli de sirop de framboise symbolisait à sa devanture la fraîcheur des baumes bienfaisants³ ». Ce récit a pour cadre l'enfance de l'écrivain, à une époque où Drohobytch était encore sous l'autorité des Habsbourg, nichée dans une région où l'on parlait polonais, ukrainien, yiddish et allemand et où se côtoyaient catholiques romains, grecs ou arméniens, orthodoxes et juifs.

C'est l'impératrice Marie-Thérèse qui avait baptisé Galicie ce territoire qu'elle avait eu la discourtisio de soustraire à la République polono-lituanienne à la fin du XVIII^e siècle. Pays natal de Schulz, la Galicie demeura dans la famille de l'impératrice jusqu'à la fin de l'Empire des Habsbourg. Pendant une courte période — fin 1918-début 1919 —, Drohobytch se retrouva dans la République populaire d'Ukraine occidentale. À l'époque où Schulz évoquait la pharmacie de la rue de Stryj, Drohobytch appartenait à la Pologne indépendante. En septembre 1939, l'Armée rouge envahit la Pologne orientale, et la ville fut annexée à l'Ukraine soviétique. En juin 1941, l'Allemagne envahit l'Union soviétique, et la Wehrmacht occupa Drohobytch. Schulz était juif. Pendant un temps, le SS-Hauptscharführer Felix Landau le protégea en lui demandant de peindre des scènes de contes de fées sur les murs de la chambre de son fils. Schulz peignit jusqu'en novembre 1942, où il fut abattu par un gestapiste.

En février 2001, le traducteur et essayiste ukrainien Jurko Prokhasko faisait partie de la petite équipe réunie par le cinéaste allemand Benjamin Geissler, qui découvrit les peintures murales que Bruno Schulz avait réalisées pour Landau. Drohobytch appartenait alors à l'Ukraine indépendante. Quand Geissler avait sollicité son concours, Jurko s'était montré sceptique. « Je les trouverai », insista le réalisateur. Dans cette villa du balcon de laquelle Landau tira un jour sur les passants, habitait une vieille tout de noir vêtue, portant le deuil de son fils. C'était deux jours

avant ce qui aurait dû être son cinquantième anniversaire. La vieille ne savait pas qui était Bruno Schulz, mais laissa tout de même entrer les visiteurs. Jurko pénétra dans une chambrette. Au début, les images sur le mur étaient voilées ; un peu de travail les révéla : une danseuse et un gnome, une princesse et un roi, une diligence et un cavalier. Une tête de cheval. Un monstre.

Bruno Schulz avait une grande importance pour Jurko Prokhasko : son œuvre et lui appartenaient à un « paradis perdu », la Galicie. Jurko avait rêvé de ce monde dans son enfance à Ivano-Frankivsk, à quelque cent trente kilomètres de Drohobytch. En 1970, l'année de sa naissance, Ivano-Frankivsk appartenait à l'Union soviétique depuis un quart de siècle. Dans l'appartement de ses parents restaient pourtant des « objets, tout ce qui composait la texture du quotidien [...]. Les reliquats d'un paradis perdu que résumait pour moi le mot mythique de "Galicie"⁴ ». Bien que l'histoire familiale comptât pour sa mère, et qu'elle parlât à ses fils de leurs grands-parents et de leurs arrière-grands-parents, jamais elle ne suggéra que ce monde ancien eût été idyllique. Jurko s'en forgea tout seul cette image. Il lui paraissait évident que tout ce qui provenait de ce monde d'antan — bâtiments, objets, art, langue — était supérieur à ce qui l'avait remplacé. À l'école, on lui apprenait que l'Union soviétique avait apporté le progrès dans tous les domaines de la vie. Enfant, cependant, Jurko voyait bien qu'il n'y avait point de progrès, mais dégradation, par-dessus tout esthétique et morale.

Ce ne sont pas seulement les objets qui attirèrent Jurko vers cette Galicie mythique. Il y avait aussi des gens, pour certains âgés, qui parlaient un ukrainien archaïque, dont les yeux avaient une expression différente, dont les gestes et les manières singulières laissaient penser qu'ils étaient les reliquats de ce monde perdu. Le romancier Yuri Andrukhovych, de dix ans plus âgé que Jurko, a lui aussi grandi à Ivano-Frankivsk. Dans sa jeunesse, lui aussi a remarqué ces vieilles gens qui parlaient un dialecte galicien, se

souvenaient des proverbes latins du temps de leur scolarité et s'habillaient comme s'ils s'apprêtaient à saluer l'archiduc des Habsbourg François-Ferdinand. Peut-être, écrit Andrukhovych, « constituaient-elles une sorte d'association secrète, un ésotérique club impérial et royal portant le nom de Bruno Schulz ». Elles lui donnaient l'impression de créatures d'une autre planète. Attentif à leur existence, il ne se laissait pas séduire pour autant, contrairement à Jurko : une attirance libidinale qui était la contrepartie de son aversion viscérale pour la « soviéticité qui enveloppait et effaçait notre archaïque galicianité muséale ». Ainsi décrit-il ses sentiments envers le monde qu'évoquaient ces vieilles gens : « “Idéalisation” serait trop faible. Je préférerais “mystification”, ou une sorte d'aspiration à la transcendance [...]. En allemand, je parlerais de *Verlustlust* — autrement dit, il y a *Lust*, l'Éros, ce dont on ne peut se débarrasser, parce qu'il est partout, mais cet Éros est dirigé vers des choses qui ont déjà été perdues⁵. »

Jurko lui-même n'a pas imité cette esthétique d'avant-guerre. Quand nous nous sommes rencontrés à Lviv en avril 2014, il était rasé de près et portait des jeans ; ses cheveux châtain clair tombaient sur des yeux bleus très vifs. Son travail embrasse la littérature de tout le xx^e siècle : il a traduit Robert Musil, Joseph Roth et Franz Kafka de l'allemand ; Józef Wittlin, Jarosław Iwaszkiewicz et Leszek Kołakowski du polonais ; la poétesse judéo-polonaise Debora Vogel du yiddish. Debora avait été une amie intime de Bruno Schulz. Et, comme Schulz, Vogel fut tuée par les Allemands en 1942. Les essais personnels de Jurko ont été infléchis par le timbre de toutes ces voix. Il y a dans ses écrits une sorte de douceur passionnée.

Le milieu historique dont Jurko a le sentiment de faire partie est ancré dans ce monde de Bruno Schulz. Un milieu dont peu soupçonnaient l'existence ; il descend de la noblesse cléricale uniate, d'Ukrainiens galiciens catholiques grecs ni polonisés ni russifiés, d'ukrainophiles qui embrassèrent le nationalisme libéral des révolutions européennes de 1848. Ce tout petit milieu — dont la dernière poignée de libéraux de l'Europe

dans l'entre-deux-guerres — n'a jamais accepté l'ultranationalisme de Stepan Bandera et de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne ; ni leur hostilité envers les Polonais, les Juifs ou autres ; ni leur recours au terrorisme et au nettoyage ethnique. Cet héritage n'a jamais été le sien.

« De ce fait, j'ai grandi dans un monde d'exclusivité fantasmée », explique Jurko, avec le sentiment de la perte de tout ce qu'il y avait de mieux. Tout au long de sa jeunesse, il resta persuadé que la plupart des gens qui appartenaient à l'inesthétique monde soviétique ne pouvaient pas le comprendre. Plus tard, adulte, Jurko se rendit en Autriche, où il se forma à la psychanalyse ; il finit par comprendre que son sentiment d'appartenir à un paradis perdu était un « fantasme narcissique » qui appelait une réflexion.

Tout à la fois russophone et ukrainophone, il a appris le polonais et l'allemand parce que c'étaient les langues galiciennes du temps de ses grands-parents. Ses grands-parents maternels avaient étudié à Vienne, où sa grand-mère avait exercé la médecine dans le 19^e arrondissement. L'argent gagné leur permit de retourner en Galicie orientale et de construire la maison où Jurko a grandi. À cette époque, dans les années 1930, elle était moderne à tous égards : architecture Bauhaus, mobilier, chauffage central, électricité, lampes. Descendants de la noblesse cléricale ukrainienne, ses grands-parents furent les fourriers de la modernité européenne.

La catastrophe survint en 1939. Ensemble, le nazisme et le stalinisme détruisirent tout un monde. Et de ce tout petit milieu, de cet éthos du patriotisme ukrainien libéral, catholique grec et aristocratique, fort peu a survécu. La génération de ses grands-parents est la dernière à avoir eu le goût de la modernité — à la différence de Jurko lui-même.

« Du fait de cette perte, de cette *Verlustlust*, je n'aime que les antiquités. »

Née en 1940, alors que l'Armée rouge occupait la Galicie orientale, la mère de Jurko avait toujours été une patriote ukrainienne. Ayant connu dans

son enfance la fin du stalinisme, elle vit le désastre que fut le régime soviétique pour sa famille : expropriation, parents exécutés, quand ils ne perdirent pas la tête en prison. Malgré tout, elle tenait à chanter les belles chansons et voulait croire que l'Union soviétique désirait la paix à travers le monde. Jurko la trouvait profondément bonne, profondément naïve : « une orchidée, dit-il, une orchidée de catastrophe ».

Différent était le père de Jurko, issu non pas de la noblesse catholique grecque, mais d'une famille ukrainophile en pleine ascension sociale, dont les bolcheviks confisquèrent les biens. Ingénieur, l'arrière-grand-père de Jurko fut expédié au goulag en 1948 avec sa fille et son petit-fils. Le père de Jurko avait alors huit ans ; il grandit dans les camps staliniens, où les adolescents étaient déjà des criminels. Au goulag, certains d'entre eux jouaient aux cartes, et les gagnants désignaient un inconnu que le perdant devait tuer. Celui-ci devait entrer dans une pièce où l'on projetait un film et poignarder, par exemple, le spectateur du premier siège au quatrième rang.

À la différence de la mère de Jurko, son père n'eut donc jamais la moindre illusion sur le monde soviétique. Ce fut pourtant lui qui, dans un geste de conformisme pragmatique, rejoignit le Parti communiste. Le couple habitait un appartement dans la maison de pierre de style Bauhaus que ses parents à elle avaient construite dans les années 1930. Le père veilla sur les siens. Ayant grandi au goulag, il savait fort bien le sort réservé aux opposants au régime, et il n'en voulait ni pour lui ni pour sa famille. Jurko aimait son père, même si à ses yeux il était un traître. C'est le monde de sa mère — le monde qui avait introduit en Galicie orientale le modernisme viennois fin-de-siècle — qu'il idéalisait.

« À cette époque, je ne comprenais pas toute la vitalité de mon père, et toute la morbidité de l'autre côté. Mais je préférais la morbidité noble à la vitalité opportuniste. »

Jurko lui-même n'a jamais cru à la promesse soviétique. L'identification libidinale au monde galicien révolu était trop captivante, le monde

soviétique trop repoussant. À dix-sept ans, quand il quitta son foyer, ce fut pour étudier la philologie allemande à Lviv. À cette époque, en 1987, la possibilité de rencontrer un Allemand en chair et en os était lointaine ; la littérature allemande était une entreprise purement idéaliste : un effort pour entrer en contact avec ce monde qui n'existait plus et dont l'allemand avait été la langue de la haute culture. Lviv avait été jadis la capitale de la Galicie ukrainienne ; pour Jurko, elle était « l'épicentre du cosmos ». Arriver à Lviv, c'était aller à Jérusalem. Le réformateur Mikhaïl Gorbatchev avait alors accédé au pouvoir en Union soviétique : c'était le temps de la *glasnost* et de la *perestroïka*.

« Et c'était exactement au bon moment, précise-t-il, parce qu'à cet âge arrive la sexualité, avec le désir de s'émanciper du père, le premier amour, les rêves d'avenir, Gorbatchev. »

Une possibilité de changement et de libération. Il y avait des milliers de manifestations : contestations de l'énergie atomique à la suite de la catastrophe nucléaire de Chornobyl [Tchernobyl, en russe], marches et rassemblements pour défendre la langue ukrainienne, l'Église catholique grecque, l'indépendance de l'Ukraine. Jurko y participa systématiquement ; ces manifestations furent son éducation civique.

À cette date, à la fin des années 1980, Jurko avait cru que ce qui se passait en Ukraine était comparable à ce qui se produisait en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie et ailleurs en Europe orientale. Il ne prévoyait pas la persistance de la soviéticité. Il ne voyait pas que l'Ukraine était différente, que l'Union soviétique elle-même était différente de ses satellites communistes. Il se disait maintenant que, si tous avaient été les porteurs de ce monde galicien révolu, l'Ukraine aurait peut-être connu une révolution semblable à celle de la Pologne en 1989. Or, les émissaires de ce monde étaient trop peu nombreux.

En décembre 1991, c'est plutôt Leonid Kravchuk, membre du Parti communiste depuis plus de trois décennies, qui devint le premier président

de l'Ukraine indépendante. « Comment a-t-on pu voter pour Kravchuk, qui était une continuation, le secrétaire à l'idéologie du Parti communiste, qui siégeait au Politburo de l'Ukraine soviétique ? » se demanda Jurko en 1991. « Qu'il soit devenu le président de l'Ukraine indépendante... pour moi, c'était une profanation. » C'est alors qu'il comprit que, non, ce n'était pas la Tchécoslovaquie où Václav Havel a été élu, ni la Pologne où Lech Wałęsa a été élu, mais quelque part ailleurs, et que « nous allions souffrir longtemps, très longtemps dans ce purgatoire postsoviétique ».

Jurko avait espéré voir l'Ukraine rejoindre l'Europe. En réalité, cependant, les voix furent plus nombreuses au nom de la continuité soviétique. Jurko n'était pas dans une position facile : rejeter la continuité avec le communisme ; rejeter Moscou et son régime « hostile, brutal et implacable » ; rejeter le culte de Stepan Bandera et de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne. Il n'était pas facile de vivre engoncé dans la nostalgie d'un monde qui avait cessé d'exister bien avant sa propre naissance ; de s'accrocher à un nationalisme libéral dont l'heure était passée avant qu'il ne se fût jamais réalisé ; d'insister sur un patriotisme anti-impérial tempéré, la vision d'une nation ukrainienne s'accomplissant harmonieusement au sein d'un État ukrainien cosmopolite. Et il n'était pas facile de se trouver aux « franges oubliées de l'Europe », maintenu à distance par ceux qui se trouvaient en sécurité au centre de l'Europe. Ne pas être désiré n'était pas une sensation très plaisante, écrivit Jurko en 2011⁶.

1. Bruno Schulz à Maria Kasprowiczowa, Drohobych, 25 janvier 1934, in Schulz, *Opowiadania, eseje, listy*, éd. Włodzimierz Bolecki, Varsovie, Świat Książki, 2000, p. 407-408, ici p. 408.

2. Bruno Schulz, « Nawiedzenie », *Opowiadania, eseje, listy, op. cit.*, p. 15-21, ici p. 15 ; en français, « La visitation », trad. Georges Lisowski, in *Les Boutiques de cannelle*, Paris, Denoël, 1974, p. 49-57, ici p. 50.

3. Bruno Schulz, « Sierpień », *Opowiadania, eseje, listy, op. cit.* p. 7-14, ici p. 9 ; en français, « Août », in Schulz, *Les Boutiques de cannelle, op. cit.*, p. 37-48, ici p. 40.

4. Jurko Prokhasko, « Pod wierzchnimi warstwami : Odkrycie malowideł Schulza w Drohobyczu » (« Sous les couches superficielles : la découverte des peintures de Schulz à Drohobych »), trad. Agnieszka Sabór, *Tygodnik Powszechny*, n° 17, 29 avril 2001.

5. Jurij Andruchowycz, « Środkowowschodnie rewizje » (« Révisions centre-européennes »), trad. Lidia Stefanowska, in Jurij Andruchowycz et Andrzej Stasiuk, *Moja Europa* (« Mon Europe »), Wołowiec, Wydawnictwo Czarne, 2007, p. 7-81, ici respectivement p. 9 et 8.

6. Jurko Prokhasko, « Europe's Forgotten Fringes », *Europe's Foreign Cultural Relations*, éd. Eunic, Stuttgart, Institut für Auslandsbeziehungen, Robert Bosch Foundation, 2011, <https://culturalrelations.ifa.de/en/focus/article/europes-forgotten-fringes/>.

APPENDICES

Lexique des mots traduisibles et intraduisibles

Maïdan Nezalezhnosti (Ukr : Майдан Незалежності) : place de l'Indépendance, la grande place de la ville au centre de Kyiv rebaptisée en 1991, autrefois place de la Révolution-d'Octobre. Mot d'origine persane, *maïdan* désigne une place, un espace ouvert.

Nebesna Sotnia (Ukr : Небесна Сотня) : les Cent Célestes, désigne la centaine de personnes tuées au cours des combats sur le Maïdan ; du XVI^e au XVIII^e siècle, *sotnia*, littéralement « une centaine », a désigné une unité militaire cosaque (« centurie ») ; le mot a été appliqué à une unité d'autodéfense sur le Maïdan.

Novorossia (Ru : Новороссия) : littéralement « Nouvelle Russie », expression qu'emploie Poutine pour désigner (et revendiquer) une région mal définie du sud et de l'est de l'Ukraine et le nord de la mer Noire, dont les villes de Kharkiv, Odesa, Luhansk, Donetsk, Dnipro (anciennement Dnipropetrovsk), Kherson et Mikolaïv.

prodazhnist' (Ukr : продажність), *prodajnost'* (Ru : продажность) : vénalité, corruption.

proïzvol (Ru : произвол), *svavillia* (Ukr : свавилля) : arbitraire, volonté arbitraire, abus de pouvoir, caprice ; associé à la tyrannie et à l'absence d'État de droit.

provokatsiia (Ukr : провокація), *provokatsia* (Ru : провокация) : provocation ; jeu politique complexe impliquant des provocateurs souvent dans l'intention de donner un prétexte à la violence.

rousski mir (Ru : русский мир) : « monde russe », le concept d'une civilisation russe particulière qu'il faut promouvoir et protéger de l'Occident ; associé à l'expansion impériale.

samoorhanizatsiia (Ukr : самоорганізація), *samoorganizatsia* (Ru : самоорганизация) : auto-organisation.

Sem'ia (Ru : семья), *Sim'ia* (Ukr : сім'я) : « la Famille », renvoyant au cercle intérieur autour des présidents-oligarques Boris Eltsine, Viktor Yanukovych et Vladimir Poutine ; comprenant non seulement les membres de la famille au sens propre mais aussi les hommes d'affaires et les politiciens alliés.

titushky (Ukr : тітушки), *titouchki* (Ru : титушки) : brutes stipendiées, agitateurs professionnels, à la solde du gouvernement.

tsinnosti (Ukr : цінності), *tsennosti* (Ru : ценности) : valeurs.

tsivilizatsiya (Ukr : цивілізація), *tsivilizatsia* (Ru : цивилизация) : civilisation.

volonters'kyu rukh (Ukr : волонтерський рух), *volonterskoïe dvijenie* (Ru : волонтерское движение) : mouvement de volontaires.

zelenye tchelovetchki (Ru : зелёные человечки) : « petits hommes verts », soldats des forces armées russes, non identifiés comme tels, portant des tenues de camouflage anonymes, qui occupèrent la péninsule de Crimée en mars 2014.

Zhidobandera, *Jidobandera* (Ukr et Ru : Жидобандера) : « Youpinbandériste ». C'est ainsi que se désignèrent les Juifs ukrainiens engagés dans la défense de l'État ukrainien indépendant. Le mot est formé de « bandériste », partisan de l'ultranationaliste ukrainien Stepan Bandera (1909-1959), et de *Zhid*, terme péjoratif que l'on pourrait traduire par « youpin ». Dans cette expression que l'on pourrait aussi rendre par « Judéobandériste », la sémantique est transformée : de péjorative, elle devient affirmative. Il y a là un élément d'inversion par appropriation de la propagande russe, qui voulut faire croire aux Occidentaux que le Maïdan était fasciste, et aux Ukrainiens, qu'il était juif. On y retrouve une allusion sous-jacente à l'appellation historique péjorative *Zhido-Jidobolchevizm*, « judéo-bolchevisme », désignant un complot judéo-bolchévique.

zombuvannia (Ukr : зомбування), *zombirovanie* (Ru : зомбирование) : zombification.

Sources

La plupart des citations de ce livre sont tirées des entretiens suivants : ils ne ressemblent pas à des enquêtes sociologiques ni ne puisent dans des échantillons scientifiques socialement représentatifs de la population ukrainienne. Ils appartiennent plutôt au genre de la « conversation » — forme narrative qui a longtemps joué un rôle particulier en Europe centrale. Beaucoup ont commencé — puis se sont poursuivis — sous la forme de correspondances.

Maksim Borysov et Mariya Borysova, Kyiv, 17 décembre 2014.

Vasyl Cherepanyn, Kyiv, 19 décembre 2014.

Taras Dobko, Lviv, 25 avril 2014.

Dasha Belka Egorova, correspondance, 23 janvier 2015.

Elena et Leonid Finberg, Kyiv, 18 décembre 2014.

Iurii Fomenko, Dnipropetrovsk, 30 juin 2015.

Ola Hnatiuk, correspondance, 4 février 2014.

Kateryna Iakovlenko, Kyiv, 18 décembre 2014.

Iryna Iaremko, Lviv, 25 avril 2014.

Pavlo Khazan, Dnipropetrovsk, 29 juin 2015.

Elena et Valerii Kozachek, Dnipropetrovsk, 30 juin 2015. Yustyna Kravchuk, Kyiv, 17 décembre 2014.

Oleg Marchuk, Dnipropetrovsk, 30 juin 2015.

Mykhaïlo Martynenko, Krasnogruda (Pologne), 29-30 juillet 2016.

Kateryna Mishchenko, Kyiv, 18 décembre 2014.

Yevhenii Monastyrskyi, New Haven, 24 mars 2016.

Victoria Narizhna, Dnipropetrovsk, 29 juin 2015.

Natalia Neshevets, Kyiv, 17 décembre 2014.

Ihor Petrovsky, Dnipropetrovsk, 29 juin 2015.

Tetiana Portnova, Dnipropetrovsk, 1^{er} juillet 2015.
Jurko Prokhasko, Lviv, 24 avril 2014.
Markiyan Prokhasko, Lviv, 24 avril 2014.
Taras Prokhasko, Ivano-Frankivsk, 23 novembre 2014 (audio et correspondance).
Roman et Taras Ratushnyy, Kyiv, 17 décembre 2014.
Oleh Repan et Irina Reva, Dnipropetrovsk, 30 juin 2015.
Yuri Riabchuk, Kyiv, 18 décembre 2014.
Ruslan et Zhenia, Kyiv, 19 décembre 2014.
Andriy Shmindiuk, Kyiv, 17 décembre 2014.
Radosław Sikorski, Varsovie/Krasnogruda (au téléphone), 1^{er} juillet 2014.
Anastasiia Tepliakova, Dnipropetrovsk, 1^{er} juillet 2015.
Slava Vakarchuk, New Haven, 12 décembre 2016.
Serhiy Jadan, Vienne, 11 juillet 2016.

Pour les lecteurs qui voudraient situer le Maïdan dans le contexte plus large de l'histoire ukrainienne, je puis recommander plusieurs livres. On trouvera d'autres sources dans les notes en bas de page.

Serhii Plokyh, *The Gates of Europe*, New York, Basic Books, 2015, p. 291-336 ; *Aux portes de l'Europe. Histoire de l'Ukraine*, trad. Jacques Dalarun, Paris, Gallimard, 2022.
Karl Schlögel, *Entscheidung in Kiew : Ukrainische Lektionen*, Munich, Hanser Verlag, 2015 ; *L'avenir se joue à Kyiv. Leçons ukrainiennes*, Paris, trad. et préface Thomas Serrier, Paris, Gallimard, 2024.
Timothy Snyder, *Sketches from a Secret War : A Polish Artist's Mission to Liberate Soviet Ukraine*, New Haven, Yale University Press, 2005.
Andrew Wilson, *Ukraine Crisis : What It Means for the West*, New Haven, Yale University Press, 2014.
Serhy Yekelchuk, *The Conflict in Ukraine : What Everyone Needs to Know*, New York, Oxford University Press, 2015.
—, *Ukraine : Birth of a Modern Nation*, New York, Oxford University Press, 2007.

Remerciements

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans l'heureux hasard de ma présence à l'Institut für die Wissenschaften vom Menschen (IWM) de Vienne au cours de l'année universitaire 2013-2014, elle-même rendue possible par une année sabbatique de Yale University. Que je me sois retrouvée à Vienne et à l'IWM est un coup de chance que je dois aux très regrettés Tony Judt et Krzysztof Michalski. Ce que j'ai compris du Maïdan doit énormément aux dialogues avec des amis et des collègues de Vienne ou de passage : Harald Binder, Cveta Dmitrova, Slavenka Drakulić, Michael Freund, Dessy Gavrilova, Ludger Hagedorn, Cathrin Kahlweit, Izabela Kalinowska, Ivan Krastev, Kateryna Mishchenko, Klaus Nellen, Martin Pollack, Irina Prokhorova, Mykola Riabchuk, Sławomir Sierakowski, Volodymyr Sklokin, Richard Swartz, Nelia Vakhovska et Tatiana Zhurzhenko.

Que le cercle de mes interlocuteurs n'ait cessé de s'enrichir tient à la générosité de nombreuses personnes. Nancy Wingfield, voici de longues années, m'a présentée à Harald Binder. Harald Binder et Iryna Matsevko du Centre d'histoire urbaine de Lviv m'ont accueillie dans cette ville. Le Centre de recherche sur la culture visuelle m'a accueillie à Kyiv ; Yustyna Kravchuk, Kateryna Mishchenko et Natalia Neshevets m'ont aidée à organiser de multiples entretiens. Igor Shchupak m'a présentée à Pavlo Khazan et à quantité d'autres dans la ville qui porte désormais le nom de Dnipro. Oksana Forostyna m'a présentée à Kateryna Iakovlenko ; Andriy Portnov à sa sœur ; William Schreiber à Aleksandra Azarkhina, et à Iuliia Mendel, qui a organisé l'entretien avec Ruslan et Zhenia ; Harald Binder m'a présentée à Ostap et Victoria Sereda. Ostap et Victoria m'ont tenu compagnie à Lviv — et présentée à Iryna Iaremko. Yaroslav Hrytsak a partagé ses étudiants avec moi. Martin Pollack m'a présentée à Jurko Prokhasko. Martin, bien que moins directement, m'a aussi présentée à Serhiy Jadan : à Vienne, dans la soirée du 4 mars 2014, il a commencé sa présentation de la traduction allemande de mon livre, *The Taste of Ashes*, en lisant un fragment d'un roman de Serhiy Jadan en traduction allemande. Il le fit parce que, cet hiver-là, les écrivains allemands et autrichiens avaient décidé de commencer chaque événement littéraire par la lecture d'un texte court d'un auteur ukrainien. Cette soirée se déroula trois jours exactement après le tabassage de Serhiy lors de manifestations à Kharkiv ; on ne savait trop, à ce moment-là, s'il allait ou non se rétablir.

Ma gratitude à tous ceux qui apparaissent dans ces pages va sans dire ; il n'est pas facile de s'exposer au voyeurisme d'un historien. Pourtant, le préalable de l'empathie est précisément ce voyeurisme et cette générosité ; si j'ai pu écrire ce livre et raconter ces histoires, c'est uniquement parce que les protagonistes ont choisi de me faire confiance, et de se rendre vulnérables.

Jurko Prokhasko m'a dit avoir renoncé à l'idée que le monde entier est *übersetzbar*, traduisible. Écrire l'histoire n'en est pas moins un acte de foi qu'il est au moins possible de traduire *quelque chose*, qu'on peut espérer une sorte de compréhension des autres. Ce projet a mobilisé cinq langues et impliqué une énorme quantité de traductions. Et j'ai eu le privilège de travailler avec des gens qui comprenaient le poids de la langue et la responsabilité qu'assument de chaque mot les écrivains. Karolina Jesień a transcrit un très long entretien en polonais avec Jurko Prokhasko ; Aleksandra Azarkhina, la totalité des entretiens en russe. C'est grâce au soin avec lequel elles ont transcrit le polonais et le russe (parfois l'ukrainien) à partir des enregistrements que j'ai pu (je le crois et l'espère) donner des traductions très précises en anglais. Volodymyr Kulyk et Kate Younger ont patiemment corrigé mes translittérations de l'ukrainien ; Amelia Glaser, Volodymyr Kulyk et Timothy Snyder ont travaillé avec moi aux traductions de la poésie de Serhiy Jadan ; Amelia et Alexander Zeyliger sont de longue date mes interlocuteurs quand je traduis du russe. (Cela fait près de vingt ans que j'exploite les talents de traducteur littéraire de Sasha, et je ne peux même plus imaginer penser à l'Europe de l'Est ou à la littérature sans Amelia.) J'assume la responsabilité de toutes les imperfections qui pourraient subsister.

La conférence « Ukraine : penser ensemble » qui s'est tenue en mai 2014 à Kyiv a été quelque chose de remarquable. L'idée de la rencontre est venue de Leon Wieseltier et Franklin Foer ; Oksana Forostyna, Timothy Snyder, Kate Younger et Tatiana Zhurzhenko l'ont fait aboutir. Je dois aussi des remerciements particuliers aux journalistes et rédacteurs en chef de *Gazeta Wyborcza* qui, en février 2014, ont magnifiquement couvert en direct les événements du Maïdan ; à Mari Bastashevski et Martha Bojko pour leurs conversations à New Haven ; à Masha Gessen pour nos conversations à New York, Kyiv et Vienne sur les totalitarismes passés et présents ; à Sławomir Sierakowski et Michał Sutowski, qui m'ont toujours poussée à écrire ; à Lynne Viola pour son exceptionnel séminaire d'histoire soviétique, que je n'ai jamais oublié ; à Hiroaki Kuromiya et Norman Naimark, qui, en qualité d'historiens, sont des modèles d'intégrité sans faille ; et à Alexander Prusin, qui m'a transmis son intelligence du projet soviétique en général, et de l'Ukraine en particulier, ce que je n'ai pas encore réussi à exprimer pleinement, de longues années plus tard. La S. Fischer Stiftung m'a invitée en Russie ; Peter Schwarz a organisé le voyage bien qu'il fût difficile d'obtenir un visa. Il me semblait particulièrement important de pouvoir retourner en Russie avant d'achever ce livre, et je suis redevable à Peter, à la Fischer Stiftung et à tous les organisateurs des « Débats sur l'Europe » de m'y avoir conduite. D'avoir pu ressusciter mon russe après de si longues années doit tout aux bases exceptionnellement solides que m'ont données Todd Armstrong, Yuliya Morozova et Lyudmila Parts à Middlebury voici près de vingt ans. Frank Berberich, rédacteur en chef de *Lettre Internationale*, a publié avec beaucoup de soin — et d'indulgence pour sa longueur — mon essai sur Jurko Prokhasko, « Entscheidung am Majdan : Eine Phänomenologie der Ukrainischen Revolution », qui des années plus tard a donné naissance à ce livre. Bernhard Schmid en a donné une excellente traduction à partir

de l'anglais ; Martin Pollack, tout en sillonnant les provinces ukrainiennes en train, a traduit directement en allemand les citations polonaises.

Steve Wasserman a lu l'essai paru dans *Lettre International* et a pensé qu'il fallait en faire un livre. Gillian MacKenzie, mon agent, et Vanessa Mobley, l'éditrice de *The Taste of Ashes*, ont cru dès le tout début que je pouvais écrire ce livre — bien plus tôt que je ne l'ai cru moi-même. Steve et Jaya Aninda Chatterjee, à Yale University Press, ont soigneusement suivi la réalisation du livre ; Jeffrey Schier a préparé le texte avec beaucoup de sensibilité et d'attention.

Dans ses diverses moutures, le manuscrit de ce livre a compté maints lecteurs pénétrants : mes étudiants du premier et du troisième cycle dans divers séminaires à Yale, l'atelier d'Aaron Sachs, « Historians Are Writers » à Cornell University ; le Russian and East European Reading Group de l'University of California à San Diego ; Krytyka Polityczna à Varsovie ; les participants à l'atelier « Reading the Other : Tony Judt reads Hannah Arendt, Albert Camus, Czesław Miłosz, and Leszek Kołakowski » à la Borderlands Foundation de Krasnogruda ; ainsi que Mykola Balaban, Holly Case, Krzysztof Czyżewski, Leonidas Donskis, Slavenka Drakulić, Olenka Dzhezhdzhora, Carl Henrik Fredriksson, Amelia Glaser, Irena Grudzinska-Gross, Hans Ulrich Gumbrecht, Yaroslav Hrytsak, Izabela Kalinowska, Volodymyr Kulyk, Hiroaki Kuromiya, Gillian MacKenzie, Yevhenii Monastyrskyi, Norman Naimark, Andriy Portnov, Dan Shore, Timothy Snyder, Stephanie Steiker, Elli Stern, Marcin Szuster, Steve Wasserman et Larry Wolff.

C'est la révolution ukrainienne qui m'a poussée à quitter pour la première fois, du jour au lendemain, mes deux enfants en bas âge et à partir toute seule en Ukraine. Je dois une gratitude d'un tout autre ordre à Melanie Angerler, Izabela Kalinowska, Elena Peretschesova et Salamat Sungurova pour avoir pris soin d'eux en mon absence. Pour l'essentiel, j'ai écrit ce livre au cours de trois étés à Krasnogruda, particulièrement propice à la réflexion et à l'écriture. Ma famille et moi y avons été chaleureusement reçues par Krzysztof Czyżewski, Małgorzata Sporek-Czyżewska et Marek Pawłowski (qui sait tout faire). Olga Goździewska, Iwona Milewska et Dominika Zawadzka — « *nasze dziewczyny* » [nos filles] — ont couru dans les bois tous les jours avec mes enfants, construisant des cafés rustiques pour *ślimaki* [limaces], nourrissant les hérissons errants et cultivant leur amitié avec Rumi, le seigneur teckel du manoir de Czesław Miłosz, et Grażenka, son compagnon bulldog français plus docile. C'est ce qui a permis à leur mère (et à leur père) d'écrire. Krzysztof a été l'interlocuteur idéal, toujours doux mais toujours incisif, pour plusieurs conversations publiques dans le très beau café *Piosenka o porcelanie*, devant un auditoire très gratifiant qui paraissait, littéralement, sorti de la forêt.

Mon amie Lida Havriljukova m'a fait connaître l'Ukraine — et le Donbas — il y a de longues années, dans un autre pays encore dont nous savons peu de choses. En un sens, ce livre est né de la rencontre inattendue de deux étrangères dans une petite ville tchèque au milieu des années 1990.

Alitta Dercaci et Shakila McKnight ont pris le plus grand soin de Kalev et Talia à New Haven alors que je terminais ce livre. Avec beaucoup d'affection et de patience pour de petits enfants, Slava Vakarchuk leur a appris à bondir après qu'ils eurent regardé une vidéo d'Okean Elzy en concert à Kyiv et décidé qu'ils voulaient apprendre à « bondir comme un lapin » à l'exemple de Slava. Il les a aussi invités à leur tout premier concert de rock en commençant, à la demande de Talia, par la

« chanson du réveil de Slava ». Kalev et Talia ont appris « *Vstavai !* » de Slava, et l'« Ode à la joie » de la *Symphonie n^o 9* de Beethoven grâce à la vidéo qu'Ola Hnatiuk m'a envoyée de l'orchestre *flash mob* au marché d'Odesa. Timothy Snyder a compris l'importance de tout cela.

Titre original :

THE UKRAINIAN NIGHT : AN INTIMATE HISTORY OF REVOLUTION

Preface to the paperback edition copyright © 2024 by Marci Shore.

© 2017 by Marci Shore. Originally published by Yale University Press.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

Couverture : Night of Fire. Barricades en feu, rue Hrushevskoho, Kyiv, 2014.

Photo © Maxim Dondyuk.

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos (2023)

Préface

Carte de l'Ukraine

Carte du centre de Kyïv

Note sur la translittération

PREMIÈRE PARTIE

Révolution, le Maïdan

Le ciel noircit de fumée

La terre de Gogol

La grandeur de l'intention

Fantasmes galiciens

APPENDICES

Lexique des mots traduisibles et intraduisibles

Sources

Remerciements

Marci Shore

La nuit ukrainienne

Une histoire intime de la révolution

Nouvel avant propos de l'auteure

Traduit de l'anglais (États Unis) par Aude de Saint Loup et Pierre Emmanuel Dautat

Historienne américaine spécialiste de la mémoire du XX^e siècle en Europe de l'Est, Marci Shore raconte le destin de l'Ukraine depuis les guerres soviéto-polonaises du début des années 1920, en passant par la Seconde Guerre mondiale, l'incorporation à l'URSS, la chute du Mur, jusqu'au point culminant qu'est la révolution de Maïdan de février 2014, à laquelle succédera la guerre civile dans le Donbas, prélude au conflit actuel. L'originalité de cet ouvrage initialement paru aux Yale University Press fin 2017 et dont l'actualité renouvelée depuis l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022 nous vaut un nouvel avant-propos – vient de ce récit suivant le fil des différents témoins, acteurs de cette révolution : russophones, ukrainophones, Polonais, catholiques, orthodoxes, juifs, dont le principal, Jurko Prokhasko, est un uniaste de Galicie, cas rare de patriote ukrainien à la fois dénué de nationalisme exclusif et tourné vers l'Europe et les valeurs libérales. En écrivaine engagée, Marci Shore entend laver Maïdan des accusations de fascisme, de racisme, d'ultranationalisme, d'antisémitisme encore tenaces aujourd'hui et montrer cette Ukraine éprise de liberté.

Marci Shore, née en 1972, historienne américaine spécialiste de l'histoire littéraire et politique liée au marxisme et à la phénoménologie, est l'auteure de plusieurs ouvrages, dont Caviar and Ashes (Crown Books/Random House, 2013), une histoire des écrivains polonais attirés par le marxisme au XX^e siècle, et The Taste of Ashes (Yale University Press, 2006), une étude sur la présence du passé communiste et nazi dans l'Europe de l'Est d'aujourd'hui.

Cette édition électronique du livre
La nuit ukrainienne de Marci Shore
a été réalisée le 19 juillet 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073069856 - Numéro d'édition : 632534).
Code produit : Q06827 - ISBN : 9782073069863.
Numéro d'édition : 632535.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo